

# Avec la radio dans la résistance.

Une histoire parmi tant d'autres.

Voici quelle fut ma réelle activité au sein de la Résistance à l'AS.

Mon temps passé à servir la Résistance se divise en deux périodes.

La première prend cours presque immédiatement après ma libération de captivité qui eut lieu en février 1941.

Dès le premier semestre 1941 jusqu'au 1<sup>er</sup> mars 1944, j'accomplis la fonction de chef de groupe ; mes chefs directs sont Monsieur l'aumônier militaire GHIELEN Camille et le Comdt Raemaekers du 1<sup>er</sup> régiment de lanciers à Spa.

Mon groupe se composait d'une poignée d'anciens soldats rengagés du 1<sup>er</sup> régiment de Lanciers. Mon activité durant cette période fut pour ainsi dire nulle, il fallait attendre les instructions pour passer à l'action ; celles-ci ne vinrent pas.

C'est alors que débute ma seconde période toujours au sein du groupement de l'AS.

Le 1<sup>er</sup> mars 1944, je reçois à mon domicile 106 av Reine Astrid à Spa, la visite de Monsieur René Verstrepen, président du groupement des amateurs émetteurs ondes courtes, groupement auquel j'appartiens depuis 1936.

Voici ce qu'il fut dit :

- Monsieur Verstrepen me demanda si je voulais travailler sous ses ordres.
- Je répondis oui, c'est parfait je veux bien.

alors il me dit ceci :

- Vous allez donc faire partie dès ce jour du groupement de l'Arc en Ciel ( composé de 11 stations d'émission, y compris la station GQG de l'AS). Vous devez, me dit-il, fabriquer directement et sans perdre de temps deux stations d'émission et de réception : vous devez les combiner pour qu'elles puissent fonctionner sur secteur alternatif et sur convertisseur utilisé à bord des autos de telle sorte que le jour où il n'y aura pas de courant secteur, vous puissiez fonctionner normalement à n'importe quelle heure du jour et de la nuit et à n'importe quel endroit. Mettez vous au travail de suite , me dit- il , il faudrait pour bien faire que cela soit prêt dans trois semaines au plus tard.
- Ce qui sera fait dis-je.

Avant de me quitter, Monsieur Verstrepen me dit encore :

- à partir de maintenant vous recevrez mes instructions par Monsieur de Massange de Collombs. Vous êtes sous ses ordres, il viendra vous rendre visite sous peu.
- C'est entendu dis-je, je connais Monsieur Massange de Collombs.
- De plus me dit Monsieur Verstrepen, dans une dizaine de jours vous recevrez la visite de deux messieurs : il viendront à vous pour faire connaissance et voir où vous en êtes avec le travail de construction.
- C'est parfait dis-je, mais comment pourrais-je les reconnaître ? De la façon suivante me dit Monsieur Verstrepen et en parlant, il enleva une feuille d'un bloc notes,

inscrivit dessus quelques lignes, déchira en deux parties le papier, m'en remit une part et me dit que l'autre partie de papier servirait de carte de visite à ces deux messieurs. La dessus Mons Verstepen me quitta, et le jour même je commençais la construction des appareils.

Quelques jours plus tard, le premier appareil émetteur était complètement terminé, mais il me manquait les appareils convertisseur de courant BT en courant HT. C'est alors que je fut avisé que ces objets se trouvaient à ma disposition, chez la cousine de Monsieur Toussaint ON4US à l'hôtel de la Sauvenière à Spa. J'en pris aussitôt possession ainsi que du quartz de la fréquence.

Environ dix jours après mon accord avec Mr Verstepen, je reçus la visite des deux messieurs qui m'avait été annoncée.

Ils se présentèrent, l'un sous le nom de Guillaume, l'autre Léonard. Ils amorcèrent directement la conversation, je fis l'étonné en disant que je ne les connaissait pas. C'est alors qu'ils me présentèrent le morceau de papier du bloc notes, ce qui me mit en confiance.

Ces messieurs étaient des délégués du GQG de l'AS, leur nom étaient des pseudonymes. Ils attirèrent mon attention sur les risques de mort que comportait la mission que j'avais acceptée. Ils me demandèrent si j'étais toujours d'accord : spontanément je répondis oui. Alors ils me quittèrent en déclarant de me tenir prêt à entrer en action : le moment n'étant pas très éloigné.

Vers la troisième semaine de mars, muni d'un émetteur-récepteur, je me rendais au domicile de ON4US, Mr René Toussaint, question de lui laisser voir l'appareil et compte tenu de ses parfaites connaissances en radio, celui-ci fut épaté du travail de construction accompli en si peu de temps ; il me demanda le schéma de l'appareil dans le but d'en fabriquer un après la tourmente disait-il.

A l'occasion de cette visite, nous avons fait un essai de l'appareil, ce dernier donna entière satisfaction au point de vue fonctionnement. C'est alors que Mr Toussaint me dit qu'on avait sollicité ses services d'opérateur radio télégraphiste clandestin mais qu'il avait refusé parce qu'il tenait à la vie et qu'il avait une femme et un enfant ( en ce qui me concerne j'étais aussi marié et j'avais deux enfants). Mais comme disait ON4US, avec toi ce n'est pas la même chose, tu es soldat et cela pourra, si tu en échappes te permettre de progresser en grade, par ton travail tu auras bien continué la lutte au service du pays.

Par la suite j'étais prêt et n'attendais plus que l'ordre d'entrer en action. Au début de la seconde quinzaine de mai 1944, je reçus la visite de Massange De Colombs, commandant adjoint au GQG de l'AS service radio. Cette visite avait pour but de s'assurer que mon matériel était en ordre de marche.

J'eus encore à patienter jusqu'au 6 juin 1944, date du débarquement de Normandie. Le même jour à 20h30, j'étais en terme déguisé avisé de prendre le maquis immédiatement avec mes appareils. Le premier point à atteindre fut le château-ferme de Noifontaine à proximité de Lierneux et situé à 35 km environs de Spa. C'est là que s'était réfugié Mr Massange De Colombs avec sa famille.

La quantité de matériel n'était pas à dédaigner au point de vue volume (émetteur-récepteur, convertisseur, batterie de 105 Ah, câble, fils, outillage....).

Le 7 juin au matin, j'entamais le transport en commençant par voyager en chemin de fer : je me munissais de la batterie pesant un poids assez conséquent et de diverses petites choses. Spa, Trois-Ponts, Lierneux, Noirfontaine tel était mon premier itinéraire ; mes objets à transporter étaient emballés dans du carton et papier gris.

Je dus abandonner cet itinéraire au second transport car pendant mon premier voyage entre Stavelot et Trois Ponts, la Feldgendarmerie de Stavelot fit irruption dans ma voiture, perquisitionna les paquets et valises et en réclamant les papiers, certains furent fouillés . J'eus la chance de sortir indemne de cette fouille.

Arrivé finalement au château de Noirfontaine, je fus reçu par Mme Massange qui me demanda qui j'étais et ce que je voulais, qu'elle ne me connaissait pas, que Mons de Massange était absent, il se trouvait à Bruxelles.

- Ce que je veux, dis-je, simplement déposer mes paquets et retourner directement
- en chercher d'autres.
- Que transportez-vous, me demanda-t-elle.
- Une batterie et divers accessoires, dis-je, on m'a dit d'amener cela ici.
- Y a-t-il du danger dit-elle si en cas les Allemands venaient perquisitionner ?
- Oh dis-je, c'est préférable de déposer cela à l'écart, à l'abri de la vue.

Elle appela son fermier, Mr Emile Servais, et lui commanda de dissimuler ce que j'amenais dans le fenil.

Alors je refis la route vers Spa.

Le lendemain matin, muni d'un appareil émetteur-récepteur, j'enfilais à nouveau la route mais cette fois à vélo : Spa – La Glaize – Cascade de Coo- Trois ponts – Basse Bodeux – Noirfontaine soit 6 heures de vélo aller et retour.

Mons Massange de Collombs se trouvait toujours à Bruxelles. Tout comme le jour précédent je fus reçu par Mme Massange, le matériel pris le même chemin – celui du fenil – et le jour même, je reprenais la route de Spa.

Le jour suivant au matin, ce fut ma femme qui prit la route avec le convertisseur et d'autres objets, question de me reposer et de ne pas me faire repérer trop vite par mes allées et venues.

Enfin le quatrième jour, je reprenais la route toujours à vélo muni du reste du matériel. Dès lors, nous étions le 9 juin 1944, et dans mon esprit, Spa ne devait plus me revoir, si ce n'est les vendredis pour aller faire acte de présence en tant que sous-officier de carrière, à la Felfgendarmerie.

Mais encore un point que je ne dois pas oublier de narrer, c'est que jusqu'au 5 juin 1944 inclus et depuis ma libération, j'exerçais en qualité de comptable à l'administration des contributions, services de taxation, rue de la Concorde à Verviers. Pour me libérer de ce service et me consacrer entièrement à la tâche qui m'était dévolue dans le maquis, Mons Massange de Collombs m'avait prescrit d'avoir à consulter mon médecin et de me faire exempter de service par périodes, de 1 mois afin de me mettre en règle aux yeux de tous. Je consultais le docteur Barzin, qui a notamment exercé la fonction de Bourgmestre de Spa. Le 6 juin au début de soirée, à demi-mots, je fis comprendre au docteur Barzin ce que j'attendais de lui. Sans m'interroger, il me comprit et me délivra un certificat médical déclarant que j'étais

atteint d'ulcération à l'estomac, que je devais faire une cure d'un mois au moins à la campagne. Je fis parvenir ce certificat au bureau des contributions à Spa.

La suite de ce récit permettra de juger qu'il était nécessaire de narrer le dernier point ci-dessus.

Le 9 juin au soir, j'élus domicile chez monsieur Emile Servais, fermier du château-ferme de Noirfontaine. Monsieur Massange n'était toujours pas rentré.

Je devais attendre son retour pour savoir où je devais m'installer exactement avec mes appareils. Enfin dans la matinée du 10 juin monsieur Massange rejoignait Noirfontaine et je me présentais à lui. Il me dit que nous allions nous rendre à Manhay au cours de l'après midi, que nous allions reconnaître les lieux de mon installation.

C'est ainsi qu'après le repas de midi, sans matériel, je m'embarquais avec lui dans son auto, par des chemins impraticables à travers bois et marécages, nous fîmes route vers Manhay près de la Baraque Fraiture. Ce premier voyage vers mon futur port d'attache fut, des plus mouvementés.

En effet, à un moment donné, entre l'endroit appelé, Houtsiplout et Vaux-Chavane, la voiture s'enfonça jusqu'au châssis dans les marécages. Il ne nous fallut pas moins d'une heure après bien des acrobaties et de tours de force pour nous tirer hors de ce borbier et à plusieurs reprises, nous faillîmes nous retourner avec la voiture les roues en l'air, tellement les passages empruntés étaient mauvais.

Bref, nous arrivons à Manhay, sur la grand route, au fameux carrefour des routes de Houfalize, Aywai, Dochnamps, Ereze, Vaux Chavane, vers le milieu de l'après-midi. A cet endroit du carrefour se trouvait une vieille maison habitée par monsieur Fernand Lecart, ancien combattant de 14-18. Lecart était marié et père de deux enfants. Son travail à lui consistait à s'occuper de transport de bois et au chargement de ceux-ci sur des wagons du tram vicinal (à vapeur) de la gare de Manhay. Lecart était un homme honnête et bon patriote. Sa femme était employée comme centraliste au téléphone au bureau de poste de Manhay. Elle fut de tout temps une fervente patriote.

Elle et son mari furent très actifs dans la résistance comme agents de renseignements, leur tâche principale consistait à faire chaque semaine un relevé des véhicules ennemis passant sur la grand route devant leur demeure. Genre de véhicule, N° de plaques, signes distinctifs, direction suivie, nombre de passagers, etc... Tels étaient les renseignements que parfois dans la suite je me mis aussi à relever à leur profit. Chaque semaine, un agent venait recueillir tous ces renseignements.

Ce fut donc chez Mons Lecart que le 10 juin fut décidé mon lieu d'installation. Jetons à présent un coup d'œil sur les environs immédiats. Sur le même côté que la maison de Lecart en direction de d'Awaille, à 30 mètres de distance maximum se trouvait un poste dangereux de gendarme à la Van Copenole. Dans l'autre direction, à environs 300 mètres de distance vers Houfalize, se trouvait installé à l'hôtel de la Sapinière un poste de douze soldats allemands commandé par un officier.

La mission de ces boches consistait à traquer le gibier humain dans les grands bois environnants. Par gibier humain, excusez mon expression, il faut comprendre les membres de nos mouvements de résistance, les réfractaires, etc... qui avaient établi leur PC spécialement dans les régions favorables à pouvoir opérer avec un maximum de chances et un minimum de pertes. Enfin, juste devant la maison de Mons Lecart, à l'autre coté de la route, se trouvait la gendarmerie Nationale en qui on pouvait avoir confiance. Nous étions alors arrivés sur la fin de l'après-midi lorsque Mons Massange décida de joindre Noirfontaine. Cette fois, ce fut l'itinéraire suivant : Vaux Chavanne- Bra- Pont de Vilette- vallée de la Lienne- Lierneux- Noirfontaine.

A la sortie du village de Lierneux, une nouvelle surprise nous attendait. En effet, à un détournement de la route, nous tombâmes en plein sur 8 boches armés de mitraillettes, échelonné sur la route. Nous fûmes arrêtés, fouillés ainsi que la voiture. Nous dûmes exhiber nos pièces d'identité. Monsieur Massange personnellement fut le plus interrogé et enfin il nous fut permis de continuer notre route. Vous pouvez apprécier combien il était pénible de se déplacer dans cette région sans se faire arrêter.

En arrivant à Noirfontaine, Mons Massange me communiqua ces instructions que voici :

- demain matin vous commencerez à acheminer par vos propres moyens votre matériel chez Lecart à Manhay ; il faut que dans 8 jours au plus tard votre station d'émission soit installée et fonctionne ; d'ici là je devrai encore retourner à Bruxelles pour quelques jours mais entre temps je vous reverrai.

Et c'est ainsi que le 11 juin au matin je recommençais par étapes à effectuer le transport de mon matériel. Comme itinéraire, voulant éviter Lierneux, je décidais de passer par les communes de Sart, Joubiéval et Régné, Baraque Fraiture et Manhay.

La distance était de l'ordre de 25 à 30 Km environ. La tâche s'avéra excessivement dangereuse car sur la grand'route de la Baraque Fraiture, entre Joubiéval et Régné, le tronçon était presque journellement contrôlé par la Wehrmacht. Leur effectif de 20 à 40 était transporté par camion de transport de troupes. Ces boches avaient leur base à Bilhain et chaque jour, ils opéraient des arrestations.

Cependant je n'avais pas à hésiter, l'ordre m'avait été donné et dans 8 jours ma station devait fonctionner. A Joubiéval, comme par hasard, habitait une cousine de ma femme. C'est là qu'en quittant Noirfontaine je commençais à amener et à dissimuler dans un vieux hangar mon matériel que j'enveloppais dans de vieux sacs.

Ma cousine par alliance n'exigea pas de savoir ce que je transportais et que je cachais avec tant de soin ; elle se contenta de la fable mensongère que je lui contais. En fin de cette journée, tout mon matériel se trouvait à Joubiéval ; Je laissais ainsi Noirfontaine à une dizaine de kilomètres derrière moi ; sans attendre la nuit noire je mettais à profit cette fin de journée pour effectuer un nouveau bond à jusqu'à Régné. J'emportais avec moi une partie de mes appareils, un émetteur-recepteur et avec cela mon outillage et mon rouleau de fil d'antenne. A Régné encore, la chance me favorisait car là aussi, j'avais de la famille, la marraine de ma femme, madame Vve Boulanger-Jaily qui tout en étant fermière, tenait un débit de boissons en

bordure de la grand route. Je fus reçu avec joie car il y avait longtemps qu'on ne s'était pas vu. Là aussi, je rencontrais la plus grande discrétion.

Je demandais le logement pour un jour ou deux. Je demandais aussi à pouvoir placer mon matériel à l'abri des vues. Ma marraine, appelons la comme cela, me dévisagea d'un air interrogateur. N'étant pas décidé à parler, elle se contenta de mon silence mais néanmoins elle me dit :

- Mon dieu m'fieu faites bien attention de ne pas vous faire prendre ; il y a tellement de danger par ici en ce moment ».

Elle se douta du genre de matériel que je transportais pour la bonne raison qu'elle me connaissait de longue date comme faisant de l'amateurisme en onde courtes ; toutefois elle n'en fit pas mention en ce moment ; elle se contenta de le faire beaucoup plus tard.

J'avais rentré mon vélo dans le café et tout en causant, j'enlevais ma charge de mon porte paquets. Elle me prit le colis des mains et alla le dissimuler en dessous d'un grand banc dans la pièce voisine qui servait parfois de lieu de réunion pour une société de l'endroit ; me déclara —elle et ajouta qu'en dehors de ces réunion personne ne rentrait dans cette pièce.

J'avais décidé de me mettre en route très tôt le matin pour faire la navette entre Régné et Joubiéval de façon à avoir en fin de journée tout mon matériel avec moi. Mais comme les boches m'avait été signalés comme se trouvant déjà en patrouille sur la route, je fus obligé de retarder mon départ pour plus tard dans la matinée. Aussi, voulant gagner un peu de temps, après le déjeuner, muni de mon fil d'antenne, j'allais m'installer dans l'étable et me mis en mesure d'ajuster mon antenne à la longueur requise, pour la fréquence de travail.

J'étais à peine d'un quart d'heure à cet endroit que ma marraine vint me signaler qu'une douzaine de boches venaient de faire irruption chez elle et que pour le moment, sans avoir rien demandé, ils étaient occupés à s'installer autour des tables dans la pièce réservée aux réunions. Pourvu dit-elle, qu'ils ne leur prenne pas la lubie de fourrer leur nez où il ne faut pas. A ce moment je me suis demandé quelle solution j'allais adopter.

Après un court moment de réflexion, je pris parti de continuer comme s'il n'y avait pas de boches.

Ceux-ci , à leur habitude, se firent servir un déjeuner qu'ils ne payaient jamais . Ils discutèrent bruyamment tout en mangeant. Enfin, une demi heure plus tard ils se décidèrent à quitter les lieux.. Comme de juste après leur départ, je m'empressais d'aller voir s'il n'était rien arrivé à mon paquet. Ils n'y avaient pas touché mais l'un d'eux m'avait, en s'en allant, volé une pince coupante que j'avais laissé sur le banc. J'en fit part à ma marraine en ajoutant qu'il valait mieux cela qu'autre chose. Bref, par la suite , je pus mettre mon plan à exécution et je parvins sans trop d'émotion à ramener tout mon matériel de Joubiéval à Régné , couvrant ainsi une nouvelle distance de 5 à 6 kilomètres.

Le lendemain matin, je me suis mis en route pour Manhay via la Baraque Friture, pour ce premier voyage qui allait m'amener au terminus de la course. Je n'emportais avec moi que du matériel le moins suspect. Il m'avait été signalé qu'au grand carrefour de la Baraque Friture se trouvait installé un poste d'une douzaine de

feldgendarmes. Celui qui connaît la route de Régné au carrefour de la Baraque Fraiture sait que cette route est grimpante sur une distance d'environ 5 Km et jusqu'aux abords de la Baraque Fraiture la montée est plus rude. Cahin caha, je parvins tant bien que mal, en soufflant, à rouler jusqu'à environ 500 mètres du poste de feldgendarmes.

A cette distance, j'aperçus deux boches faisant les cents pas au milieu du carrefour. Je mis pied à terre et je poussais dans leur direction lorsque j'arrivais à une cinquantaine de mètres, je vis un des boches préparer son arme dans ma direction et lorsque je fus arrivé à quelques pas de lui, il me donna l'ordre d'arrêter et me réclama mes papiers, me demanda où j'allais. Je répondis : je vais chez un ami, et enfin, il me laissa passer sans me demander ce que j'avais sur mon porte bagages, et, en saluant par inclinaison de la tête, j'étais ainsi parvenu à passer sans encombre une première fois, mais en m'en allant je n'étais pas trop rassuré pour les prochains passages.

Je continuais à marcher une centaine de mètres, cette fois en direction de Manhay, j'agissais de la sorte plutôt pour amener les feldgendarmes en faction de se dire que j'étais un passant inoffensif ; alors bien à mon aise, j'enfourchais mon vélo et j'eus vite fait de parcourir les 6 Km qui me séparaient du but de mon voyage, cette partie de la grand route était en pente descendante jusqu'à Manhay.

J'étais enfin arrivé chez Lecart avec une première partie de mon matériel que je m'empressais d'aller déposer dans une chambre mansarde de l'unique étage. De cette mansarde, j'avais accès dans une seconde chambre qui m'était destinée pour dormir. La fenêtre de celle-ci surplombait la grand route face à la Gendarmerie Nationale, tandis que la fenêtre de la mansarde d'où j'eus par la suite à opérer surplombait la route de Manhay à Vaux Chavane. Je ne m'attardais pas pour repartir à destination de Régné et je suivis le même itinéraire au retour qu'à l'aller.

Je fus arrêté pour la seconde fois par les Feldgendarmes. Ceux-ci, par la suite de la relève, n'étaient plus les mêmes et à nouveau, je dus exhiber ma carte d'identité et dire où j'allais. Le même jour, je refis un second transport de matériel. En arrivant au poste de Feldgendarmes, à pied que j'étais comme précédemment et en poussant mon vélo, les boches sans aucun doute durent me reconnaître car ils me laissèrent passer sans m'arrêter, se contentant de me regarder marcher. J'arrivais pour la seconde fois à Manhay sans ennuis. Alors je décidais étant fatigué d'attendre jusqu'au lendemain pour recommencer le transport.

Aussi, dans la matinée du jour suivant, après avoir passé une bonne nuit, je repris la route de Régné, et je passais sans être arrêté par les Feldgendarmes. Ces derniers étaient assis dans le fossé bordant la route. Quelques heures plus tard, je repassais avec une troisième charge, sans être inquiété. J'avais ainsi transporté tout le matériel le moins dangereux et il restait à passer les appareils d'émission et de réception.

Là était le problème. J'avais comme le pressentiment que j'allais me faire piger ; aussi je décidais d'en référer à monsieur Massange que je parvins à toucher, étant rentré de Bruxelles. Il me dit alors de me mettre en rapport avec le garde champêtre de Régné, un certain Albert, jeune gaillard âgé d'environ une trentaine d'années. Chez ce garde champêtre, qui faisait évidemment partie de l'AS, je devais prendre

livraison d'un petit poste récepteur broadcast M.C.R.I. doté de 4 batteries du type N°ERW1520 fournissant la basse tension et la haute tension nécessaire à assurer le fonctionnement du récepteur ; ce matériel avait été parachuté par l'aviation alliée.

Albert fut commandé par Mons Massange pour m'aider à faire parvenir ces dangereux appareils jusqu'à Manhay ; ensuite monsieur Massange nous quitta en me demandant d'agir le plus tôt possible . Cette nuit là, je dormis chez ma marraine à Régné.

Quant à Albert, il fit des démarches auprès d'un fermier dans le but d'obtenir un chariot pour passer le poste de Feldgendarmes de la Baraque Fraiture. Notre idée était de déposer mon matériel dans le chariot pour passer le poste, et de le charger de fagots. Malheureusement le fermier ne voulut rien entendre . Il avait peur de ce faire piger. On lui proposa alors un de ces tonneaux servant à transporter le purin et une fois de plus, il refusa. Albert chercha chez d'autres fermiers mais chez eux aussi, il échoua. Que faire ! Deux jours s'écoulèrent sans avoir apporté de solution. En désespoir de cause, nous risquâmes l'aventure. Albert qui connaissait parfaitement le pays environnant, avait décidé d'atteindre la grand route de la Baraque Fraiture à Manhay en passant par le hameau de Fraiture.

De là, à travers bois en laissant le poste de Feldgendarmes à 1Km environ sur notre gauche, la grand route était atteinte et nous devions nous trouver hors de portée des Feldgendarmes. Comme il fut dit il fut fait, nous attachâmes mollement le matériel sur le porte bagage de nos vélos de façon qu'à la vue des boches que nous pouvions rencontrer en cours de route, un simple petit choc pouvait nous débarrasser de nos paquets en les faisant basculer dans le fossé ou les hautes herbes. Albert transporta le matériel parachuté.

Quant à moi je transportais mon propre matériel d'émission et de réception. Connaissant le pays, il se fit le guide et je suivais à 200 mètres de telle sorte de ne pas se faire piger les deux ensemble si le malheur le voulait .

Mais la chance nous favorisa et nous pûmes atteindre sans encombre la lisière du bois en bordure de la grand route de Manhay. A cet endroit, Albert me remit le matériel parachuté. A l'aide de cordes, je le suspendais à mon cou en le laissant reposer sur ma poitrine. Un coup d'œil dans les deux sens de la route, rien de suspect en vue j'enfourchais mon vélo en disant au revoir à mon compagnon, puis je filais comme une flèche vers Manhay. Il n'était pas dit que j'arriverais sans émotions jusqu'au domicile de chez Lecart.

En effet au débouché d'un virage masqué, j'aperçus devant moi deux camions de transport de troupes à l'arrêt devant l'hôtel de la Sapinière. Les boches en grand nombre étaient occupés à descendre des véhicules et certains se dirigeaient vers l'hôtel. Hésiter équivalait à me dénoncer. Aussi, avec la rapidité de l'éclair sans freiner la vitesse de mon vélo qui à ce moment n'était pas à dédaigner compte tenu de la descente, je me fis la figure qui convenait le mieux, me mis à siffloter et sans ralentir, je traversais tout le groupe. Aucun d'entre eux n'eut la pensée de m'arrêter. Inutile de vous dire que pendant un court laps de temps, qui me parut très long, je me suis trouvé comme dans de petits sabots.

Enfin, j'en fus quitte pour l'émotion et j'eus bientôt la satisfaction de posséder tout mon matériel à pied d'œuvre. Le lendemain, je m'organisais dans ma mansarde, une table, une chaise, une caisse et une garde robe constituait tout l'ameublement.

J'installais mes appareils d'émission et de réception sur la table, la batterie dans la caisse, le convertisseur HT sur la caisse. Je plaçais mon antenne Hertz en la faisant traverser le plafond et le toit. Je procédais au réglage final des appareils, quand je me rendis compte que tout fonctionnait normalement.

Je fis aussitôt disparaître les appareils d'émissions et de réception dans le grenier. Il était dangereux de les laisser exposés en dehors des heures de travail. Je laissais seulement dans la mansarde la batterie et le convertisseur. Pour justifier la présence de ces objets en cas de perquisition, j'avais fabriqué une espèce de lampe portative ; le convertisseur avait été déclaré comme devant servir en cas de panne secteur, à l'aide de ces convertisseurs on peut en effet faire fonctionner une grosse ampoule d'éclairage dans d'excellentes conditions.

Ayant aussi à devoir justifier la présence d'une antenne, chaque fois que je faisais disparaître mon matériel d'émission et de réception, je le remplaçais par un petit poste à galène. Quand au matériel d'émission et de réception, en dehors des heures de travail, je le cachais dans le grenier. Je plaçais cela dans un panier en osier sur lequel je déposais un tas de vieux objets très sales tels que des cafetières, coude, buse de poêle, bouteilles, etc. L'opération de procéder à installer et à faire disparaître ces appareils ne me demandais que quelques minutes, les ayant prévus pour ce genre d'exercice.

Quand au second poste émetteur-récepteur, n'en ayant pas l'emploi en ce moment, je l'avais camouflé dans un coin du grenier. Par la suite, le lendemain, je filais à Noirfontaine à la recherche de monsieur Massange afin de recevoir des instructions. En tête à tête il me dit :

-Voici comment vous allez opérer : chaque jour à 8h, 12h, 20h, 24h vous transmettez durant 5 minutes l'indicatif de OXO. Chaque jour également à 8h15, 12h15, 20h15, 24h15, vous passerez à l'écoute sur la fréquence de 74 mètres. Vous noterez les résultats d'écoute. Je vais retourner à Bruxelles, me dit-il, et à l'occasion de mes fréquents séjours là-bas je ferai de l'écoute. Je tacherai de vous capter dans les prochains jours.

J'irai vous rendre visite à Manhay pour voir comment vous avez été installé. Par la même occasion, j'aurai à effectuer certaines démarches dans les environs.

- Encore une chose, me dit-il, vous ne me connaissez pas et comme je vous l'ai dit, ne dites jamais à monsieur Lecart qui je suis et où j'habite.
- Bien d'accord, me dit-il.
- Oui, dis-je.
- Soyez très prudent ; tenez vous à l'écart des gens de l'endroit de façon à éviter le plus possible les risques de vous faire prendre. Pour vous, ajouta-t-il encore, c'est simple, monsieur Lecart est soi-disant un de vos anciens amis, vous vous trouvez chez lui parce que le médecin vous a prescrit d'effectuer un séjour à la campagne pour votre état de santé. Et maintenant avant que je ne l'oublie, si au cours de mes absences vous avez certaines choses urgentes à porter à ma connaissance, vous pourrez toujours venir en avisant à Noirfontaine ; je serai alors prévenu.

Enfin, après avoir reçu les instructions et recommandations de monsieur Massange, je pris congé de lui et je regagnais ma station de Manhay en empruntant l'itinéraire le plus court qui m'avait été indiqué, à savoir Noifontaine, Erria, Villette, Bra, Vaux Chavane, Manhay.

## Première émission.

Le jour suivant à 8h, je passais à l'action en transmettant durant 5 minutes l'indicatif de O.X.O ; à 8h15 comme prescrit, je passais à l'écoute et j'effectuais cet exercice 4 fois en 24 heures aux heures indiquées. Quelques jours plus tard, je recevais la visite de monsieur Massange. De suite, nous nous rendîmes dans la mansarde d'où j'opérais. Je lui demandais s'il m'avait entendu à Bruxelles. Il me répondit qu'il n'avait pas pu faire l'écoute. Je demandais alors comment je pourrais reconnaître mon correspondant de Bruxelles pendant mes séances d'écoute. Il me répondit qu'il lui était dangereux d'émettre en ce moment de Bruxelles. Je ne sais quand on pourra le faire mais en tout cas notez ce que vous entendez et faites le moi savoir à l'occasion de nos rencontres.

Il inspecta alors mon installation, se rendit compte qu'elle fonctionnait normalement et me dit de continuer de la sorte. Monsieur Massange étant également un émetteur amateur ondes courtes faisant partie du groupement du Réseau Belge, était à même lui aussi de se rendre compte du bon fonctionnement d'une station d'émission. Ensuite, il me dit :

- Je dois me rendre chez le commandant de la zone V à Erezée ; je vous reverrai encore tantôt car j'aurai certaines choses à vous communiquer, et monsieur Massange sur ces mots me quitta.

Quelques heures plus tard, je le revis. Il était accompagné d'un certain monsieur Debar. Ce dernier s'occupait de la zone V et s'occupait plus particulièrement de la question radio. La zone V devait comporter à son effectif 7 opérateurs radio télégraphistes ; à l'époque, elle en possédait 5 numérotés de P1 à P7. Ces opérateurs avaient à leur disposition de petits postes de campagne dont la portée en télégraphie et par bonne propagation devait varier de 15 à 20 km au grand maximum. En plus de ces postes, Mons Debar en possédait un rien plus puissant au point de vue portée, environ 25 km, poste qui avait également été parachuté. Monsieur Debar auquel était adjoint deux aides avait installé sa station dans le grenier d'une maison situé à Clerheid, petite localité situé sur l'itinéraire Erezée-Manhay et à environ 7 à 8 km de cette dernière.

Ici je tiens à faire ressortir que j'avais constaté qu'il existait un certain malaise entre le groupement auquel j'appartenais (Groupement des Amateurs- Emetteurs Ondes Courtes, réseau Belge) et le groupement radio de la zone 5. Cela provenait de ce que les plus importantes missions de transmission de messages incombaient aux stations du réseau Belge. Je crois que monsieur Debar devait se croire considéré comme parent pauvre, n'ayant à sa disposition que des appareils à portée réduite. Aussi je sais que par la suite il travailla d'arrache-pied à modifier son appareil parachuté en vue de lui permettre d'atteindre Bruxelles.

De ce malaise naquit une certaine paralysie dans la transmission des résultats d'écoute entre les deux groupements. Cependant en ce qui me concernait, représentant le réseau Belge j'y apportais toute ma bonne volonté pour éviter les malentendus.

Malheureusement, du côté opposé, il n'en était pas toujours de même. Exemple, un jour on me demanda de céder mon petit récepteur broadcast pour effectuer quelques essais. J'en réfèrais à monsieur Massange. D'accord dit-il, vous pouvez leur céder, mais dites leur que vous devez l'avoir en retour pour mercredi prochain je ne parviens pas à me rappeler la date exacte, cela doit avoir eu lieu vers la fin juin. Bref, ayant besoin du récepteur, j'allais le réclamer au jour fixé. Je ne pus l'obtenir sous prétexte qu'il voulait faire d'autres essais d'écoute. J'en réfèrais à monsieur Massange une fois de plus ; Il dut finalement intervenir par message signé Lambert et lequel message je portais moi-même au destinataire, monsieur Debar à Clerheid. Le récepteur broadcast me fut promis pour la fin de la journée et effectivement je l'obtint, mais arrivé à destination de Manhay, je ne pus m'en servir immédiatement pour les raisons que voici :

1° Le mica de la fenêtre permettant la lecture des graduations au tambour était du côté intérieure de l'appareil recouvert d'un enduit que j'ai supposé être de la paraffine, rendant ainsi toute lecture de graduation impossible.

2° je constatais de plus que le tambour du gradué était décalé en bas de l'axe du condensateur variable, ce qui avait pour résultat d'actionner le condensateur variable sans entraîner le tambour gradué, d'où l'impossibilité de repérer une fréquence donnée.

3° Pour remédier aux deux choses ci-dessus, je dus évidemment ouvrir l'appareil ; c'est alors que je constatais qu'une des cinq lampes était presque complètement enlevée de son support. Après ces diverses constatations, je ne pouvais faire autrement que d'en référer à monsieur Massange, Celui-ci n'accusa personne mais ne s'en étonna aucunement, ayant constaté par lui-même qu'une certaine tension existait entre les deux clans. Cependant une liaison étroite ne cessa jamais d'exister entre les deux clans . A tout moment, nous fîmes ensemble de nombreuses expérience de transmission et de réception.

J'eus l'occasion de réceptionner l'émission faite par la station de monsieur Debar de Clerheid. De leur côté, mon émission fut reçue à plusieurs reprises à Clerheid. L'opérateur de la station de monsieur Debar à cette époque était monsieur Cox de Vilvorde. Ce dernier me fournit de nombreux résultats d'écoute. J'en possède encore de ceux-ci à l'heure présente écrit de la main de monsieur Cox. Et vu que nous sommes arrivé à monsieur Cox Léon, parlons un peu de lui. Nous étions, si ma mémoire est fidèle vers la mi-juin. Un beau jour je reçois la visite de monsieur Cox, ce dernier m'avait été annoncé comme garçon d'aspect assez sympathique, tout au plus âgé d'une trentaine d'années. Il devint pour moi un brave camarade qui de plus me fut d'un très précieux concours certains jours comme lorsque je devais m'absenter le vendredi pour aller pointer à la Feldgendarmerie de Spa.

Comment monsieur Cox vint-il échouer chez moi ? Voici : lui tout comme moi était un opérateur radio télégraphiste clandestin, ayant été brûlé et ayant failli se faire piger. Il avait de justesse échappé aux griffes des boches.

Voici quel avait été le drame auquel il avait pu échapper au cour du mois de Mai. Monsieur Cox opérait avec sa station dans un bois avoisinant le village de Mont le

Banc dans les Ardennes. C'est dans une petite tranchée recouverte de rondins et de gazons que se trouvait sa station d'émission et de réception, l'antenne sortant de la terre filait en flèche parallèle à un sapin. Son installation était établie dans un camp de 22 soldats prisonniers Russes commandés par un jeune major Russe, qui tous avaient pu s'évader des geôles allemandes et continuaient à lutter dans la clandestinité.

Ces Russes avaient monté une petite cabane à l'intérieur du bois. Dans la petite cabane, ils possédait de tout, vivres, boissons, armes et munitions. Ils possédaient même une de ces grosses mitrailleuse de bord qu'ils avaient eu la chance de retirer intacte ainsi qu'une quantité de cartouches, hors d'une forteresse volante américaine qui avait été abattue au sol dans les environs.

Mais la présence de la station radio vint bouleverser la quiétude de nos braves. En effet, ceux qui ont dû dans la résistance se servir d'appareils radio savent qu'une bête noire existait pour eux. Celle-ci consistait en un avion de repérage radio, avion allemand bien entendu qui avait sa base à Courtrai. Il paraîtrait qu'il n'y eut jamais que celui-là en Belgique. Or, un jour, cet avion ayant capté les signaux émis par monsieur Cox, se mit à survoler l'endroit à basse altitude, ne lui laissant aucun doute qu'il avait été repéré Monsieur Cox se mit aussitôt en demeure de trouver un autre emplacement sans perdre de temps. Il se mit en route et de leur côté, les Russes alertés redoublèrent de vigilance.

Le lendemain, monsieur Cox, ayant trouvé un nouvel emplacement, s'en revenait vers ses appareils pour les déménager. Mais pendant ses recherches d'emplacement un drame se préparait du côté du camp Russe. En effet, la Wehrmacht installé à Bilhain, localité assez proche de Mont le Blanc, avait été sans aucun doute avisée à la suite du survol de l'avion d'avoir à explorer la contrée occupée par les Russes.

Alors que monsieur Cox n'avait plus que 5 à 600mètres à parcourir pour retrouver son camp, il vit surgir deux camions de transport de troupes chargés de boches. Ceux-ci s'arrêtèrent à 2 ou 300 mètres environs du camp et commencèrent à débarquer. La sentinelle Russe alerta immédiatement le camp. Le major ordonna en premier lieu de mettre de suite la mise en batterie de la grosse mitrailleuse et l'ouverture du feu.

Les boches surpris ne s'attendant pas à pareille réception, une demi douzaine trouva la mort en moins de temps qu'il faut pour le dire. Les boches alors se ressaisirent, se déployèrent à l'abris et passèrent à l'attaque du camp.

Malheureusement, l'armement des boches était supérieur à celui des Russes, ceux-ci durent après un certain temps se replier.

Aucun d'eux ne fut capturé mais l'un d'eux fut tué. Les boches alors découvrirent et explorèrent le camp abandonné. Ils firent main basse sur tout ce qu'ils trouvèrent abandonné dans la cabane. Ils réussirent à découvrir également les appareils d'émission de monsieur Cox, sans doute le fil d'antenne fut la cause de la découverte.

Pendant tout ce drame, il est inutile de dire que monsieur Cox avait gagné le large sans toutefois cesser d'observer les phases du combat. Il put ainsi se rendre compte

que la force restait du côté des boches. Quelques jours plus tard ; Mr Cox put se rendre compte que les appareils avaient bel et bien été capturés par les boches. Cox alors se camoufla de son mieux en s'éloignant des lieux du drame et en laissant sa moustache qui ne demandais d'ailleurs qu'à pousser. Et c'est ainsi qu'environ un mois après le drame je fis sa connaissance. On lui avait conseillé de venir chez moi en attendant de pouvoir parer pour lui. J'eus ainsi l'occasion de vivre une quinzaine de jours en compagnie de ce brave garçon avec qui je partageais mon lit, sa subsistance étant assurée par Mons Lecart. Alors Mr Cox me quitta et devint opérateur sous les ordres de Mr Debar à Cleirheid. Je fus par la suite bien souvent en contact avec lui soit par la voie des airs, soit de visu.

## **Une porteuse indésirable.**

Monsieur Cox m'avait à plusieurs reprises recommandé de tenir à l'œil cet avion de repérage, de m'en méfier comme d'une peste.

C'est alors que je me retrouvais à nouveau seul et que naquit une autre aventure.

Certains jours au début juillet, autant que je puisse m'en souvenir, je constatais un phénomène bizarre qui se produisait pendant mes séances d'écoute qui, comme on le sait étaient de 4 en 24 heures, en dehors de mes prises de contact avec le poste de Clerheid dont l'opérateur était devenu Mons Cox.

Comme phénomène, je constatais que ma fréquence d'écoute était brouillée. Habitué que j'étais à l'émission, je décelais la présence d'une onde porteuse d'une autre station qui ne devait pas être très éloigné de l'endroit où je me trouvais. Cela me sembla d'autant plus bizarre que ça se produisait exactement sur les 74 mètres.

A mes premières constatations, ne pouvant croire à cela, je demandais à Mons Lecart si des fois la centrale téléphonique de Manhay qui n'était éloignée que de 200 mètres à peine de mon emplacement n'était pas la cause du phénomène. Comme je l'ai dit au début de ce récit, Madame Lecart exerçait en qualité de centraliste à la centrale téléphonique de Manhay, la réponse que j'obtins est que rien d'anormal existait de ce côté. Et bien alors dis-je à Mr Lecart, il y a un émetteur dans les environs immédiats. Qu'est ce pour un poste ? Je me le demande, mais je trouve bizarre que les 74 mètres en souffrent. Mr Lecart me déclara qu'il allait en parler à la zone afin d'arriver à savoir ce qui se passait.

Le vendredi qui m'obligeait à aller faire acte de présence à Spa arriva assez rapidement après les faits que je viens de relater. C'est toujours à vélo que j'effectuais le voyage et si je continuais à me présenter au contrôle, c'était d'accord avec Mr Massange. Cette façon d'agir ne pouvait que m'être favorable du fait que j'avais plus de chance de la sorte d'éloigner tout soupçon à mon sujet.

A mon retour de ce contrôle à Spa, comme j'arrivais avec mon vélo derrière la maison de Lecart, je vis ce dernier occupé à couper du bois de chauffage pour la cuisine. Dès qu'il m'aperçut et que je fus près de lui, il me dit :

- Cette fois Camille, tu ne seras plus embêté et tu n'as plus rien à craindre quoi que ce soit. J'avais signalé ce que tu m'avais dit à la zone ; ils ont fait des recherches qui

ont abouti à Werbomont, petite localité située en bordure de la grand route Manhay-Aywaille et éloignée d'environ 7 Km de Manhay. Voici ce que me raconta Lecart. :

- Dans une maison de Werbomont occupée par 9 personnes, père, mère, oncle, tante, filles et garçons, on était parvenu à découvrir un poste émetteur travaillant au profit des boches. La fille de cette maison, qui je crois exerçait aussi au téléphone, opérait paraît-il avec le poste émetteur. Dans ce clan de traîtres, 3 gendarmes à la Van Copenole étaient complices. Sans doute qu'ils étaient chargés de la découverte de renseignements à transmettre.

- A l'irruption des résistants, deux de ces gendarmes parvinrent à s'enfuir, mais ils furent liquidés une quinzaine de jours plus tard. Quand au troisième, à l'arrivée des résistants, il s'était réfugié dans la cave de la maison. Justice fut faite immédiatement me dit Lecart, toute la famille fut sortie sur le terrain derrière la maison et, à la méthode de Katherine de Russie, leurs mains furent liées derrière le dos et il reçurent chacun une balle dans la nuque mettant fin ainsi à leur carrière de traîtres envers la patrie. La maison fut incendiée et le gendarme périt dans l'incendie. Par la suite, effectivement, je n'avais plus rien d'anormal à constater sur ma fréquence d'écoute, ce qui ne pouvait que confirmer ce que m'avait déclaré Lecart.

Au fur et à mesure que s'écoulaient mes jours d'opérateur radio télégraphiste dans la résistance, j'en étais venu à me dire que si jamais les boches me tombaient dessus, cela entraînerait infailliblement l'arrestation de ma femme et de mes deux gosses se trouvant toujours à mon domicile à Spa et que la perquisition qu'ils ne manqueraient certainement d'effectuer par la même occasion pourrait les amener à découvrir du matériel radio plus que compromettant que je possédais encore là-bas.

Aussi avais je décidé d'installer également ma femme et mes deux gosses dans le maquis. Je parvins à découvrir deux pièces, une au rez-de-chaussée et l'autre à l'étage au prix de mille francs par mois chez un vieux veuf, Monsieur Ernest Halconrui qui avait son habitation, une ancienne ferme désaffectée, au hameau de Erria, petite localité d'une douzaine de maisons pour la plupart des fermes assez rapprochées les unes des autres.

Ce hameau à proximité de Villette appartient à la commune de Bra sur Lienne. La distance entre Erria et Manhay est environ de 10 à 15 Km et pas moins d'une trentaine de Km de Spa.

Comme à son départ de Spa, ma femme avait à se munir des choses les plus importantes dans un ménage, vaisselle, vêtements, etc.... j'avais à cette occasion fait appel à l'aide du frère de ma femme qui dirigeait et dirige encore à ce jour une petite ferme de La Reid près de Theux.

Ma femme avait utilisé deux grandes malles pour le transport qui s'effectua à l'aide d'une petite charrette tractée par le poney de mon beau frère. Le voyage dura presque toute une journée. Mes gosses avaient embarqués sur la charrette, ma femme avait pris la route à vélo pour son propre compte. J'étais alors allé à sa rencontre et je pus ainsi les installer moi-même à Erria dès leur arrivée.

Encore une chose que je tiens à signaler, c'est que ma femme avait reçu lorsqu'elle se trouvait encore à Spa,, une convocation adressée à mon nom. Cette convocation émanait d'un service médical supérieur chargé de contrôler la santé des agents de

l'état qui étaient trop longtemps malades. Ce service, je crois, n'était pas étranger à la Croix Rouge. Comme on le sait j'avais reçu un certificat du docteur Barzin de Spa. Après un mois je l'avais fait renouveler et je l'avais comme la première fois porté au bureau des contributions de Spa. Ceux qui connaissent ce genre d'administration savent qu'il est de coutume lorsqu'on est malade trop longtemps, que l'on se voit convoqué à des contre-visites. Or, ne perdons pas de vue que je n'étais pas malade.

Aussi, au reçu de cette convocation à me présenter à une contre-visite n'était pas fait pour me rassurer. J'avais le pressentiment qu'en m'y présentant, je ferais une folie et que je serais reconnu comme n'étant pas malade. Et qui sait si les boches n'étaient pas derrière tout cela.

Je décidais d'en référer immédiatement à Mons Massange. Ce dernier fut entièrement de mon avis et il m'ordonna de ne donner aucune suite à cette convocation, j'étais seul opérateur pour servir la station, et me présenter à cette convocation était courir au danger.

A cette époque, le nombre d'opérateurs radio nécessaire au groupement de l'Arc en Ciel n'était pas atteint et d'après ce que je compris, il fallait encore trouver 3 opérateurs. A l'époque, Mons Massange avait fait des démarches auprès de Mr Cornette Raymond rue de l'Epargne 21 à Grivegnée près de Liège, lui demandant son concours d'opérateur radio dans le groupement. Quoique excellent patriote, Mr Cornette avait refusé son concours pour des raisons que je crois bien, c'était pour cela : il venait d'être rapatrié de captivité comme malade. De plus, Mr Cornette était père de famille, ce fut Mr Massange lui-même qui dut me narrer cela à Manhay.

Bref, si j'en viens à évoquer des faits semblables, c'est uniquement pour permettre de se rendre compte combien il était pénible de dénicher des opérateurs radio pour la résistance, et que le moment pour moi était mal choisi d'aller me présenter à une contre visite médicale. Aussi j'obéissais bien volontiers à Mr Massange et je n'y allais pas.

Par la suite ma femme me fit parvenir une seconde convocation. Celle-ci comme de juste n'eut pas plus de succès que la première, Je fis le mort ( il paraîtrait que ma façon d'agir ne fut pas approuvée de ce fameux service de contre visite et qu'à présent il existerait dans mon dossier militaire quelque part au Ministère une note relatant les faits et faisant ressortir que non seulement Ledent ne s'était pas présenté aux diverses convocations de contre visite, mais qu'il ne s'en était même pas excusé... Hi ? ? ?).

Mais revenons à mon récit. Voilà donc ma femme et mes gosses à l'abri. J'avais recommandé à mon beau frère de garder le secret sur l'endroit où il avait déposé sa sœur, que si on lui demandait où elle se trouvait, qu'il réponde qu'il n'en savait rien. Mon beau frère m'en fit la promesse et il la garda jusqu'au bout.

Ensuite, je regagnais Manhay où je continuais à opérer fidèlement chaque jour et chaque nuit comme cela m'était prescrit. Le mois de juillet touchait à sa fin ou bien nous étions les premiers jours du mois d'août. Ici, ma mémoire fait un peu défaut mais ce que je ne puis oublier, c'est que je dus quitter Manhay.

Voici les circonstances. Un jour à midi alors que j'étais occupé à émettre, j'entendis le vrombissement d'un avion survolant à basse altitude l'endroit où je me trouvais chez Lecart. Aussitôt, j'arrêtai l'émission et je demandais à Lecart qu'est ce pour un avion? Entre-temps, l'avion disparaissait en direction d'Erezée. C'est probablement, me dit Lecart, ce fameux avion de repérage. Je crois que ça sent mauvais, dis-je. Aussi je vais m'en aller d'ici toute l'après-midi. Je tacherai de revenir pour l'émission de 20 heures.

En arrivant au fameux carrefour de Manhay tout en poussant mon vélo à la main, je me mis à marcher au milieu de la grand route en passant devant la maison de Lecart. Ce dernier se trouvait à l'intérieur devant la fenêtre et m'aperçut. Il m'appela en frappant sur la vitre, me faisant comprendre qu'il n'y avait rien d'anormal.

Je rentrais aussitôt et sans perdre de temps comme les 20 heures approchaient, je m'empressais à installer les appareils prêts à fonctionner. Au moment où j'allais commencer à manipuler, Mr Lecart me prévint qu'il entendait approcher un avion. Je stoppais immédiatement et effectivement un avion passa à assez basse altitude décrivant un large cercle et un filant finalement vers Erezée. Je m'empressais alors de grimper jusqu'aux appareils et d'émettre mes signaux prescrits.

J'avais à peine terminé que l'avion, probablement le même, repassait au dessus de Manhay filant vers Vielsalm. Mais il n'était pas dit que ce jour là je serais au bout de mes émotions. En effet, comme on le sait, je devais aussi émettre à 24 heures. Cette nuit là, il faisait de l'orage. Pour alimenter mes appareils j'utilisais le courant alternatif que je redressais de façon à épargner la charge de ma batterie; j'étais alors dépourvu de chargeur et j'avais à maintes reprises fait recharger ma batterie dans un garage se trouvant à proximité à 200 mètres de chez Mr Lecart.

Parfois le garagiste s'étonnait de me voir arriver avec ma batterie, me demandant comment elle pouvait se décharger aussi vite. Chaque fois je lui débitais un mensonge en déclarant que c'était la batterie d'un tracteur d'un de mes amis travaillant dans les bois, que sans doute il devait avoir des pertes dans son installation électrique et que de plus il utilisait souvent le démarreur. D'après certains échos il fallait se méfier de la jeune femme du garagiste, elle était soupçonnée par Mr Lecart et d'autres de favoriser le parti adverse. Bref, on se rappelle que mes appareils avaient été conçus pour fonctionner à l'aide de convertisseur. Si j'en étais arrivé à utiliser le courant secteur, c'est que par ce procédé, j'augmentais ma puissance et du fait ma porteuse d'émission.

Pour passer du système d'alimentation secteur à celui du convertisseur alimenté par batterie, j'y parvenais en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, quelques fiches à introduire dans leurs douilles respectives, et inverser un commutateur ne me demandait que quelques secondes. J'oubliais de dire que la nuit pour mon travail de 24 heures, la fenêtre était toujours occultée à l'aide d'une couverture afin d'éviter de laisser apercevoir de l'extérieur, les jets de lumière lancés de l'ampoule se trouvant intercalée dans mon antenne et qui me servait de thermique. Il est vrai aussi de dire que la nuit l'occultation était ordonnée.

J'étais prêt à manipuler, minuit allait sonner, l'orage ne démordait pas. Mes appareils étaient branchés pour fonctionner avec le secteur; dans la chambre au dessous de la mansarde que j'occupais, j'entendais Mons Lecart causer avec sa

femme. Sans doute fait-il allusion à l'orage. A minuit précise, j'envoyais mes premiers signaux.

A peine m'étais je mis à transmettre que tout à coup le courant secteur disparut. Je passais rapidement d'un système à l'autre et je continuais la manipulation.

Le bruit du tonnerre dominait tout. Tout à coup, une détonation plus violente que les autres m'indique que la foudre venait de tomber à proximité immédiate. Instinctivement, je n'avais pu m'empêcher de rentrer ma tête dans mes épaules. Mais je l'enfonçais d'avantage quelques secondes plus tard alors que je continuais malgré tout à transmettre. En effet, cette fois la foudre devait être tombée aux abords de la maison.

Alors je me dis que si je continuais, je ne manquerais pas d'attirer complètement la foudre sur moi. Il ne faut pas perdre de vue qu'une antenne d'émission est un radiateur de courant haute fréquence et que continuer de la sorte pouvait à coup sûr attirer la catastrophe. Aussi je cessais immédiatement et je m'empressais d'effectuer le démontage des appareils que j'allais comme chaque fois camoufler dans le grenier.

J'avoue qu'après les divers incidents de la journée et de la nuit, j'avais le moral un peu ébranlé. Je me mettais alors au lit malgré l'orage qui continuait à se déchaîner de plus belle. Je ne sais pas si vous connaissez ces régions boisées et marécageuses de la Baraque Fraiture, mais en tout cas, je vous prie de croire que quand il fait de l'orage de ces cotés là, c'est vraiment impressionnant. Pour finir, je parvins à m'endormir.

Le matin, Mr Lecart m'éveilla comme il le faisait souvent afin que je puisse être au travail pour 8 heures.

## **Changement de secteur**

En vitesse, j'installais mes appareils. Alors je m'aperçus que le courant secteur n'était pas encore rétabli. Je branchais mon convertisseur et à 8 heures précises je commençais, j'actionnais le convertisseur, qui en tournant à toute vitesse émettait un vrombissement de turbine. J'atténuais ce bruit comme je pouvais en faisant reposer le convertisseur chaque fois que je m'en servais sur une épaisseur de laine. Je passais à l'émission.

A peine si j'y étais d'une minute que tout à coup j'eus l'attention attirée par le bruit de plusieurs voix parlant sur la rue à proximité de la fenêtre. J'arrêtais de manipuler pour voir de quoi il s'agissait. Miséricorde! Au nombre de huit, Feldgendarmes et Gestapo étaient occupés à discuter entre eux en dessous de ma fenêtre et à quelques mètres seulement sur le coté. En triple vitesse, je fis disparaître mes appareils au grenier et je raccordais mon poste à galène à mon antenne.

Il ne m'avait pas fallu une minute pour faire tout cela et m'esquiver par l'escalier de la cave qui me permettait de déboucher derrière la maison évitant ainsi la vue des boches.

Comme j'arrivais derrière la maison, alors que je sortais des sous-sols, j'aperçut Monsieur Lecart qui s'en allait en direction de la porte donnant sur la façade. Il

transportait une manne de bois a la cuisine.

Monsieur Lecart ne m'aperçut pas. Je filais prudemment a travers les jardins pour arriver à rejoindre la route qui conduit de Manhay à Vaux Chavane.

Ayant rejoint la route, je piquais vers Vaux Chavane, tout doucement et surtout en évitant de me retourner, car de l'endroit où se trouvaient les boches ils pouvaient me voir. Après avoir marché 4 à 500 mètres, je m'arrêtais faisant semblant de renouer le lacet de ma chaussure.

J'en profitais pour jeter un coup d'œil en arrière, ce qui me permit de voir que les boches étaient toujours là, occupés à discuter. L'un d'entre eux indiquait du doigt la direction de Grand Mesnil. Ils n'avaient pas l'air d'être d'accord entre eux sur la direction à prendre. Je continuais à m'éloigner de Manhay, et je manquais le travail de midi. Le soir, je me hasardais prudemment à rejoindre Manhay.

Lorsque j'y arrivais, j'effectuais le même manège que précédemment, c'est a dire que j'attendis que Mr Lecart m'avise si je pouvais rentrer oui ou non. M'ayant aperçu, il me fit signe de rentrer. Alors il me dit qu'il avait été serré le matin en voyant les boches, qu'il était grimpé directement dans ma mansarde pour m'alerter et qu'il était resté étonné en se rendant compte que j'avais déjà filé. Par la suite, dit-il, je me rendais derrière la maison pour voir si vous étiez là, mais vous aviez bien disparu. Quand aux 8 boches, ils continuèrent à stationner et à discuter durant une dizaine de minutes devant la maison. Je croyais bien, dit-il, qu'ils allaient rentrer, mais ils ne le firent pas et ils s'en allèrent vers Grand Mesnil petit village situé à 1 Km de Manhay. Certainement, me dit Lecart, ces boches recherchaient quelque chose.

Ensuite, Lecart m'avisa que les résistants de la zone V allaient détruire les deux trams vicinaux de Manhay a Meireux. Ces trams servaient aux boches pour les transports d'arbres et diverses marchandises. De plus, me dit Lecart, nous allons démolir la centrale téléphonique de Manhay. Les Allemands s'en servent trop souvent contre nous et les Alliés. Ces deux destructions auront lieu cette semaine me dit encore Lecart. Dans ces conditions, dis-je, j'étais déjà décidé a aller m'installer autre part, mais cette fois je n'hésite plus,. je pars et je commencerai à transporter le matériel aujourd'hui même.

Lecart possédait dans sa chambre un appareil téléphonique à l'insu des boches. Cet appareil rendait d'énormes services aux réfractaires et résistants séjournant dans les environs. En effet, dès qu'on apercevait un camion chargé de boches à Manhay, on le tenait en vue jusque à ce que l'on sache vers quel village il allait se diriger. Alors aussitôt, on alertait le village par téléphone et ainsi lorsque les boches arrivaient au village, il n'y avait plus personne à capturer.

De plus, comme je l'ai déjà dit, madame Lecart exerçait en qualité de centraliste au téléphone de Manhay.

Dans mon esprit, la destruction de la centrale devait fatalement amener l'interrogatoire du personnel. Cela pouvait provoquer des perquisitions à leur domicile et y faire découvrir l'appareil téléphonique s'y trouvant et peut être d'autres choses plus compromettantes encore. C'est ce que je fis remarquer à Mr Lecart à ce moment. Bref, le soir même, je filais vers Erria en emportant avec moi les appareils d'émission et de réception. Ma première idée était de m'installer en

attendant mieux là où se trouvait ma femme et mes gosses. Le lendemain très tard le matin, je repartais pour Manhay, rechercher mon matériel se trouvant toujours chez Lecart. En fin d'après-midi, tout mon matériel se trouvait à Erria.

C'est seulement alors que je me rendis à Noirfontaine pour aviser Mr Massange de ce qui s'était passé. Mrs Massange m'approuva, mais il me fit remarquer que, l'endroit choisi près de ma famille était défavorable. Il me conseilla de tacher de découvrir une autre place afin de ne pas exposer les miens.

- En attendant, placez votre station et il faut que pour demain 17 heures qu'elle soit prête à fonctionner.
- Elle sera prête dis-je en le quittant

Et en effet, le lendemain comme prescrit, la station était à nouveau en ordre de marche et je commençais le travail aux heures prescrites comme par le passé.

## Sabotage téléphonique.

Un jour ou deux plus tard, Mr Massange vint visiter ma nouvelle installation il en fut satisfait. Mais avant de me quitter, il me dit :

- je vais vous fournir un convertisseur et une batterie supplémentaire que vous ajouterez à votre installation. Vous obtiendrez ainsi un gain de puissance très élevé. Je vous remettrai également un chargeur de batterie, avec cellules Oxy-métal et comme cela, vous pourrez de tout temps recharger mes batteries qui sont chez moi à Noirfontaine et dont je me sers pour alimenter mon appareil récepteur radio. Noirfontaine en effet, n'avait pas d'électricité et de tout temps Mr Massange devait utiliser des batteries et convertisseur pour alimenter son poste récepteur.

Comme de Erria à Noirfontaine la distance à parcourir est très réduite, environ un Km et demi, il m'était facile d'en effectuer le trajet en très peu de temps. Par la suite, je fis ce chemin presque journallement. A l'époque, nous étions au début du mois d'août 1944.

J'avais donc réceptionné mon nouveau matériel de renfort et j'obtins ainsi un gain de puissance très élevé; à tel point que je pouvais faire fonctionner une grosse ampoule d'éclairage d'une puissance de 40 Watts à son maximum d'éclairage à la sortie du convertisseur. Cette puissance appliquée au circuit plaque de la lampe d'émission s'avéra très bénéfique et aurait pu permettre d'effectuer des liaisons télégraphiques jusqu'au delà des mers.

Bref, j'étais donc installé dans mon nouveau secteur. Les premiers jours, les habitants de l'endroit me dévisageaient. Ne me connaissant pas, ils se demandaient à quelle genre de besogne je me livrais. Pour certains d'entre eux, j'étais un brave homme. Pour d'autres, mais un très petit nombre, il fallait toujours mieux se méfier de moi.

L'on se rappelle que j'ai signalé qu'il devait y avoir deux actes de sabotages à Manhay (tram vapeur et central téléphonique).

Suivez moi donc à Manhay où une semaine plus tard je me rendis en visite chez Mr Lecart, question de lui dire bonjour et de voir ce qui s'était passé depuis mon départ.

Me voici enfin arrivé chez lui. Il est tout heureux de me revoir, lui ainsi que sa femme. On me demande tout d'abord comment cela va avec moi, si je suis bien à mon nouvel emplacement, etc. ensuite, sa femme se mit suite à ma question, à me raconter l'acte de sabotage contre la centrale téléphonique de Manhay qui avait été accompli par Mr Lecart lui-même... laissons donc parler Mme Lecart (de son vrai nom Rachel Lamy).

- Voici, dit-elle, un jour ou deux après votre départ, par une nuit très noire vers 1 heure du matin, Fernand (c'est le prénom de son mari), muni d'une bouteille d'un litre de phosphore, se rendit auprès du groupe de quatre pylônes téléphoniques qui se trouvent sur la route de Manhay à Vaux Chavane et qui sont pour ainsi dire, comme vous le savez, vis à vis à la fenêtre de la mansarde que vous occupez. En effet, là à une quinzaine de mètres tout au plus se trouvait un nœud important de lignes téléphoniques aboutissant dans les boîtes en fonte et ressortant par des câbles souterrains pour aboutir à la grande poste de Manhay où se trouvait installée la centrale téléphonique. J'avais éteint toutes les lumières de la maison et j'étais allé m'asseoir sur l'appui de fenêtre de la chambre mansarde que vous avez occupée. De là, je pouvais voir ce qui allait se passer.

Je vis Fernand arriver auprès du groupe de pylônes et asperger ceux-ci aussi haut que possible à l'aide de phosphore. À la fin de cette opération, la bouteille n'avait pas été vidée complètement. Il en restait encore quelques centimètres à l'intérieur. Alors Fernand craqua une allumette et la lança sur les pylônes. Aussitôt, une flamme énorme et très élevée jaillit, éclairant tous les environs comme en plein jour, Fernand eut juste le temps de faire un bond en arrière pour ne pas se faire attraper par les flammes et il se sauva en triple vitesse par l'arrière de la maison. Je refermais vivement la fenêtre sans cesser d'observer au travers des rideaux. Les pylônes commençaient à brûler avec violence.

Pendant ce temps-là Fernand me rejoignait dans la mansarde. Me retournant vers lui, dans l'obscurité il m'apparut comme un diable. En effet il s'était éclaboussé avec le phosphore. Il avait essuyé ses mains sur ses vêtements et il était ainsi complètement lumineux. Aussi je lui disais de changer rapidement de vêtements, de pousser ceux-ci dans l'eau et de se laver de suite. Ce fut ce qu'il fit.

Pendant ce temps, je continuais à observer. Tout à coup, j'entendis courir sur la route et je vis arriver 3 gendarmes à la Van Copenole et ces salauds se mirent à lutter contre le feu et finirent par l'éteindre. Si ces gens-là n'étaient pas intervenus aussi vite il aurait suffi d'une dizaine de minutes pour voir s'écraser le groupe de pylônes avec les boîtes et les cabines. Aussi de ce côté, c'est partie remise, dit-elle.

Je m'adressais à nouveau à Mr Lecart et je lui demandais ce qu'il en résultait avec les deux trams, Je vais te raconter cela, me dit-il :

-mais auparavant je tiens à ajouter une chose qu'oublie ma femme. C'est que le matin après le sabotage des pylônes, le percepteur de la poste est venu pour la forme se rendre compte des dégâts occasionnés. Il savait ce qu'il allait se passer mais voilà que tout en circulant autour des pylônes il posa son pied sur la bouteille

de phosphore que j'avais laissée sur les lieux. Celle-ci fit bascule et éclaboussa sérieusement le perceur qui fut brûlé aux jambes.

## **SABOTAGE VICINAL.**

Maintenant me dit Lecart, je vais te raconter l'histoire des deux trams :

-Simultanément au sabotage des pylônes, me dit-il, une vingtaine des nôtres, armés de mitraillettes attendaient l'arrivée du tram dans les environs de Melreux. A cet endroit il existe un ravin très profond. Les rails avaient été déboulonnés et orienté vers le ravin. A l'arrivée du tram, on fit stopper les conducteurs et on leur dit de remettre la rame en marche et d'abandonner la locomotive. Comme fut dit fut fait et la rame alla s'écraser au fond du ravin. L'acte accompli, les nôtres disparurent, abandonnant les conducteurs qui eurent évidemment à faire leur rapport sur ce qui s'était passé suite à cet attentat contre le tram. L'officier commandant le poste des douze boches installés à l'hôtel de la Sapinière convoqua chez lui le commandant de gendarmerie de Manhay et lui tint ce langage :

- Un attentat que je qualifie d'acte de sabotage vient d'avoir lieu en précipitant un tram dans un ravin aux environs de Melreux. A daté de ce jour, vous placerez deux de vos gendarmes armés de carabines sur les lieux du sabotage. Ils veilleront à ce que cela ne se reproduise plus.

La dessus le commandant de gendarmerie quitta l'officier boche et s'en retourna commander deux de ses hommes pour accomplir le service de garde. Voilà donc nos deux braves en faction sur les lieux ; ils sont armés.. plus rien ne doit se produire. Mais le lendemain exactement au même endroit, un groupe des nôtres dont l'effectif avait presque été doublé pour accomplir le second sabotage apparut devant les gendarmes à qui ils dirent : Nous sommes les plus fort, donnez nous vos armes et contentez vous de regarder ce que nous allons faire. Un petit moment plus tard, le second tram qui était le dernier de la série de la ligne Manhay-Melreux fit son apparition. Le manège du jour précédent se reproduisit et le tram alla rejoindre le premier au fond du ravin.

Cet exploit mettait ainsi fin au transport effectué au profit des boches. Comme bien on le pense les nôtres gagnèrent le large, abandonnant nos deux braves gendarmes à leur triste sort. Ceux-ci firent leur rapport au commandant et à la suite de cela, ils durent, cela se conçoit aller en compagnie de leur commandant relater les faits à l'officier boche de l'hôtel de la Sapinière . Heureusement, ce dernier parvint à comprendre que les gendarmes ne pouvaient pas (vu leur nombre et le nombre élevé de saboteurs), empêcher l'attentat de se produire. L'incident fut clos pour eux.

Enfin je pris congé de Mons Lecart en lui promettant une nouvelle visite, et je regagnais Erria de telle sorte de me retrouver au travail à l'heure prescrite.

## **Contact avec les F- I.**

Au cours des jours qui suivirent. je fis connaissance avec la plupart des braves gens

du secteur. J'eus vite fait de m'attirer leur amitié. Parmi ces gens , je retiens spécialement. deux noms: celui de Mr Joseph Bastin, cultivateur, et de Mr Albert Deblie également petit cultivateur. De ceux-ci tout particulièrement, je leur serai toujours reconnaissant de l'aide qu'ils m'ont apportée à moi et à ma petite famille durant mon maquisanat. Ils m'apportèrent à la maison, et ce à maintes reprises des vivres telles que farine, pommes de terre, pain.. Bien souvent ils venaient me tenir compagnie une partie de la soirée.

Ces hommes sans savoir à quelle activité je me livrais, avaient su deviner que j'étais un patriote très actif à qui l'on pouvait se confier. C'est ainsi que j'en vins à apprendre qu'il existait deux groupes de résistants, stationnés dans les environs immédiats.

L'un de ces groupes occupait Fosse, un hameau de la commune de Trois-Ponts, et l'autre Flore, hameau de la commune de Bra sur Lienne. Ces localités étaient limitrophe du hameau de Erria où j'étais installé. Ces résistants étaient des F I. Le groupe de Fosse s'appelait les amis de Roger. Celui de Flore était la 34<sup>me</sup> Cie des FI commandé par Mr Louis Tarzan. Cette compagnie ne comportait pas moins de 80 hommes à son effectif, hommes plein d'audace et de bravoure.

S'attaquer aux colonnes ennemies, châtier les traîtres, fut leur principale action. Aucune semaine ne s'écoulait sans qu'ils eurent effectué une action quelconque. Le tir nourri de leurs armes automatiques ne pouvait nous permettre d'en douter, chaque fois ils creusaient des vides dans les rangs ennemis, faisaient des prisonniers, capturaient du matériel automobile, des armes et des munitions.

Voyons maintenant comment ils opéraient pour châtier les traîtres, je vais vous citer un cas. La petite localité de Villette, hameau de la commune de Bra sur Lienne se composait d'un nombre restreint d'habitants . Parmi ceux-ci, intéressons nous aux familles Albert et Masson. Albert tel est son nom de famille, tenait un petit magasin d'épicerie et faisait café en même temps. Il avait presque la totalité des habitants de l'endroit comme clients. Bon patriote, il venait en aide à tout moment à nos résistants parmi lesquels se trouvaient cinq Russes échappés de Mont le Blanc, inutile de dire qu'ils avait l'estime de chacun.

Les Masson eux, étaient à l'opposé d'Albert, ils trafiquaient, surtout le fils Masson jeune gaillard qui avait marié une fille de Villette. En plus de ce trafic, ces gens s'étaient fait dénonciateurs de la résistance. Ils collaborait avec l'ennemi. Est ce par jalousie, je ne sais pas mais un jour du mois d'août ils dénoncèrent les Albert à la Feldgendarmérie de Stavelot comme étant des résistants et ayant constamment ceux-ci chez eux. C' est ainsi que par une belle après-midi ensoleillée, les Feldgendarmes en vélo vinrent cerner la maison Albert. En ce moment nos cinq Russes se trouvaient à l'intérieur du café. Alerté avant que les Feldgendarmes aient le temps de pénétrer dans la maison, ils s'enfuirent du café par l'arrière de la maison. Malgré le tir nourri des Felgendarmes, quatre d'entre eux, parvinrent à se sauver. Le cinquième malheureusement eut son pantalon accroché dans les pointes des fils de fer barbelé de la clôture et cela lui coûta la vie. Il fut touché par les balles et expira presque aussitôt. Il avait été couché sur les dalles à l'intérieur du café.

Suite à cet épisode, toute la famille Albert à l'exception d'une de ses filles âgée de quatorze ans qui se trouvait chez des parents de l'endroit, fut arrêtée et emmenée. Les hommes furent incarcérés à Verviers et les femmes à la citadelle de Liège.

Pendant que les Feldgendarmes quittaient Villette avec leurs captifs, les résistants, principalement les Russes, vinrent enlever le corps de leur camarade. Un peu plus tard, les boches revinrent sur les lieux pour le corps et pour perquisitionner. Grande fut leur surprise en se rendant compte que le corps avait disparu. Inutile de dire que la plupart des hommes de l'endroit avaient gagné le large redoutant l'arrestation. Certains ne regagnèrent le logis que quelques jours plus tard quand toute la menace sembla écartée.

L'enquête des nôtres pour savoir à la suite de quelle circonstance les boches avaient si bien été renseignés amena à découvrir la trahison des Masson. Aussi, dès que la preuve fut faite, le châtement suivit.

Il n'avait pas fallu plus d'une semaine pour être fixé. Un jour vers minuit, les nôtres firent irruption chez les Masson. Le fils que l'on croyait présent n'était pas encore de retour. Les murs extérieurs furent peints de croix gammées et de l'inscription en grande lettres "TRAITRE " et ensuite, la maison fut incendiée et avec elle périrent ses occupants. Justice était faite. De nombreuses recherches furent alors effectuées pour piger le fils Masson, mais ce dernier alerté avait soin de ne pas se laisser voir, connaissant quel châtement l'attendait. Toutefois, j'ai tout lieu de supposer qu'on parvint par la suite à le supprimer.

## L'Escorte.

Revenons une fois de plus à mon sujet. Dans les jours qui suivirent ce drame, Mons Massange changea mon indicatif, de OXO je devins Mon de Ton. Il me confia à différents jours des messages que je devais faire parvenir à Clerheid, îlot de la zone V.

Un autre jour, Mr Massange m'annonça l'arrivée de deux hommes de renfort. Il m'annonça le jour, c'était un mardi. Il me remit un billet ainsi libellé et signé Lambert François : vous pouvez vous fier à Bertand que je connais, il vous guidera, fera le nécessaire pour vous loger. Mes instructions vous parviendront incessamment.

Lambert Bertrand était mon nom d'emprunt dans chacun des messages ; j'ai toujours gardé ma véritable identité. Si un courrier devait me faire parvenir un message, ce dernier était toujours destiné à Bertrand. Ce mardi comme convenu, je m'en allais à Manhay chez Mons Lecart.

C'était là que je devais trouver les deux hommes. L'un d'eux, m'avait dit Mr Massange, était amputé d'un bras, il vient de Houfalize ; l'autre m'avait-il dit, venait d'Anvers. Il était environ dix heures, le soleil était chaud. Je venais de franchir le pont de la Villette, me dirigeant vers Bar.

A cet endroit, comme la route monte assez fort, je poussais mon vélo à la main.

A un certain moment, je vis arriver deux hommes vers moi, l'un d'eux était manchot. Quelques instants plus tard, étant à leur hauteur, j'en reconnus un comme étant Théo Nyssen d'Anvers que j'avais connu à Anvers en 1938. C'était là mes deux hommes qui, par leur apparition m'épargnèrent de pousser jusqu'à

Manhay. Je remis mon billet à Mr Nyssen, je fis demi-tour et tous trois nous fîmes route pour Erria. Tout en marchant, mes nouveaux compagnons me dirent: Il paraît que de ce côté, ça gaze plein rendement, que les blancs ne chôment pas. En effet, dis-je, vous aurez bientôt l'occasion de vous en rendre compte.

Tout en causant de la sorte, comme nous étions sur le point d'atteindre ce qui restait de la maison des Masson, je leur dis:

- Vous allez voir ce qu'il reste de la maison d'une famille de traîtres, elle a été incendiée et ses occupants y sont restés.

Un simple regard en passant sut convaincre mes compagnons. A peine avions-nous dépassé ce lieu, que je vis arriver vers nous un groupe de trois hommes et une femme. Voyez-vous, ces gens là-bas, je suis convaincu que ce sont des blancs, dis-je. Vous croyez, me dirent-ils. Je mets la main au feu que c'en est, dis-je. Quelques instants plus tard, alors qu'une vingtaine de mètres nous séparaient encore d'eux, les trois hommes sortirent chacun deux pistolets et nous mirent en joue en criant "Haut les mains" et en demandant mes papiers. Quelques secondes plus tard, le plus fort qui était également le plus âgé, m'appuyait un pistolet sur chaque sein. Mes compagnons subissaient le même sort.

- Vos papiers, dirent-ils.

Tout en sortant ceux-ci de ma poche, je dis à mon vis à vis:

- Ne crains rien de moi, mon vieux, je fais partie de la même famille que toi.

Aussitôt, il me demanda:

- De quel groupe êtes-vous?

- Du groupe de Bill, dis-je. Bill était un chef de l'As et avait son secteur d'opération quelques villages plus loin. Pouvez-vous me le prouver, quelle est votre activité, me demanda-t-il.

Je ne puis vous le dire, mais je puis vous conduire auprès de quelqu'un qui vous répondra de moi et de mes compagnons.

- Où cela? me demanda-t-il encore :

- A Noirfontaine, dis-je.

A ce moment, je ne voyais pas la possibilité de m'en tirer d'une autre façon. C'est alors que mon vis à vis dit aux deux hommes qui étaient avec lui d'avoir à m'accompagner jusqu'à ce que nous ayons prouvé que l'on pouvait avoir confiance en nous.

Nous nous mîmes en route vers Noirfontaine. Tout en marchant, comme je m'apercevais que notre escorte conservait les armes à la main, je leur dis de pousser cela dans leurs poches, que ça ne servirait à rien si l'on devait se rencontrer nez à nez avec un détachement de boches. Ils s'exécutèrent en suivant mon conseil.

Finalement, nous arrivâmes chez Mr Massange. Un des hommes nous escortant, en l'apercevant, s'empessa de le saluer en lui disant bonjour Mr Massange. Ce dernier lui répondit: Bonjour, François, quelle nouvelle, que se passe-t-il? Je fis aussitôt la réponse pour le dénommé François en racontant à Mr Massange ce qui

venait de se passer. Mr Massange rassura les deux hommes en leur disant que l'on pouvait avoir entière confiance en nous, que nous étions ses amis. Il fit alors comprendre à François que j'avais besoin de protecteur. Ce dernier répondit à Mr Massange: Ça va, on veillera sur lui. Puis nos deux hommes après s'être rafraîchis d'un grand bol de lait nous quittèrent en déclarant qu'ils se rendaient à Fosse pour découvrir le fils Masson soupçonné d'être caché dans une grange, qu'ils venaient d'arrêter sa femme que leur chef conduisait en lieu sûr, que cette femme au moment de son arrestation était occupée à courir au téléphone pour prévenir son mari.

Par la suite, après le départ des deux hommes, la conversation s'engagea entre mes deux compagnons et Mr Massange. Il fut décidé que seul Mr Nyssen resterait à Erria, et logerait à Noirfontaine; l'autre, le manchot, devait regagner son point de départ le lendemain. Mr Nyssen était tout comme moi un amateur émetteur ondes courtes d'avant guerre. Son arrivée assurait un opérateur de réserve pour en cas qu'il me serait arrivé malheur ou que cela aurait été nécessaire. Après que nous fûmes restaurés, je regagnais Erria en compagnie de Mr Nyssen qui venait reconnaître les lieux d'où j'opérais.

En quittant Noirfontaine, Mr Massange nous dit qu'il viendrait nous rejoindre, qu'il n'était pas conseillé de partir tous ensemble pour ne pas former un groupe. Quelques instants après notre arrivée à Erria, Mr Massange faisait également son apparition et la station fut inspectée. Certaines modifications y furent faites, ce qui en augmenta encore sa qualité de fonctionnement.

Un peu plus tard, Mr Massange et Nyssen me quittèrent pour rejoindre Noirfontaine. Il avait été convenu de l'heure à laquelle je lancerais mon indicatif, et de leur côté ils allaient passer à l'écoute. Tout alla bien. Mes signaux furent reçus sur le petit récepteur broadcast.

## **Agent de Liaison.**

Les Jours suivants servirent encore à effectuer bon nombre d'essais.. Ensuite. Mr Massange reprit la route de Bruxelles. Pendant son absence, je me trouvais souvent en compagnie de Mr Nyssen, tout en ne perdant pas de vue la transmission. Dans cet intervalle de temps, j'avais aussi pu faire connaissance de Mr Louis TARZAN commandant la 34<sup>ème</sup> Cie de FI à Floré. J'avais maintenant toute sa confiance. Je signale en passant que les deux pistolets dont j'avais senti les canons s'appuyer sur mes seins étaient tenus en ce moment par les mains de Mr TARZAN. Aussi vous comprenez que je n'oublierai jamais ma première rencontre avec TARZAN.

Je devins vite son ami et par la suite j'orientais vers lui sept nouvelles recrues qui vinrent ainsi grossir les rangs de sa :34<sup>ème</sup> Cie de FI; parmi ces sept recrues, je me rappelle le nom de l'un d'eux: Léon CECIUS de Spa. Tarzan était brave et surtout audacieux. Il se riait du danger; il était d'un cran formidable même en plein combat contre les colonnes, les balles des mitrailleuses allemandes lui traversais le chapeau.

Bref, par la suite, Mr Massange m'envoya porter un message chez Mr Debar à Clerheid .

Ma mission accomplie, je repassais chez Mr Lecart à Manhay. Ce dernier, en me voyant me dit:

- Ah, je suis content de te revoir. Voici de quoi il s'agit. Il faudrait absolument que les lignes téléphoniques partant de Vaux Chavane à Vielsalm soient coupées dans le plus bref délai parce que les boches s'en servent trop souvent pour communiquer des ordres à l'avant. Les ordres partent d'un Etat major allemand se trouvant à Vielsalm. Comme tu es en relation avec des résistants, me dit encore Lecart, il te sera très facile de trouver quelques volontaires pour couper les lignes. C'est bien, dis-je, et je quittais Lecart en lui promettant de m'occuper de cela le jour même.

Je filais à Erria et en arrivant au pont de Villette, comme je voyais les hommes à TARZAN, je communiquais à l'un d'eux de bien vouloir prévenir Tarzan que j'avais une communication urgente à lui faire et que je voudrais le voir lui, ou son adjoint le jour même. A ce moment nous étions au début de la soirée d'un des tous derniers jours du mois d'août.

Il pouvait être environ 19 heures, ayant reçu la promesse que Tarzan serait prévenu, je continuais ma route vers Erria. Comme j'arrivais à Villette, je rencontrais la fille de la famille Albert, celle que les boches n'avaient pu capturer. Elle se rendait chez des parents habitant une maison voisine de la mienne. Nous étions à mi-chemin entre Villette et Erria quand tout à coup j'entendis une moto arrivant de Villette. Bientôt, je m'aperçut que le pilote était un gendarme portant la carabine en bandoulière. Je ne fus pas peu étonné en reconnaissant en ce gendarme le dénommé François, adjoint de Tarzan. Je ne pus m'empêcher de rire en constatant que François m'apparaissait en tenue de gendarme belge.

Alors François me dit que c'était pour entendre la communication que j'avais faite au pont de Villette qu'il venait à moi. Voici, dis-je aussitôt, et je lui fis part qu'il fallait couper dans le plus bref délai possible les lignes téléphoniques entre la commune de Vaux Chavane et celle de Vielsam, que cette chose m'avait été communiquée par Mr Lecart de Manhay, suite au désir du percepteur de la poste de Manhay qu'autant que possible les lignes devaient être coupées le jour même afin d'arrêter la transmission des ordres de l'état major allemand se trouvant à Vielsam.

C'est entendu, me dit François en faisant demi tour, je vais en aviser TARZAN immédiatement et il repartit à toute allure vers le camp de Floré. Le lendemain, je me rendis au pont de Villette où j'eus la chance de rencontrer TARZAN. Ce dernier me déclara que suite à ma communication, il avait pris contact avec le commandant Bill, mais que Bill s'opposait à ce que les lignes soient coupées.

C'est bien dis- je, je vais en aviser directement Manhay et je repris contact une fois de plus avec Lecart et je lui racontait ce qui se passait. A peine avais je terminé de parler que Mr et Mme Lecart me dirent non et non, il faut absolument que ces lignes soient coupées de toutes urgence. C'est entendu, dis je, je vais m'en occuper moi-même demain matin et je quittai Lecart aussitôt pour rejoindre ma station de façon à m'y trouver à l'heure du travail de transmission.

## Dérangeur téléphonique.

Passons maintenant à ma destruction des lignes téléphoniques. Dans la matinée du jour suivant vers 8 heures, je quittai Erria à destination de Vaux Chavanne. Je m'étais muni d'une des pinces coupantes comme s'en servent les cordonniers.

En arrivant à Vaux Chavanne, je repérais les lignes téléphoniques venant de Manhay et se dirigeant vers Vielsam. Je suivis ces lignes en direction de Vielsam. Elles traversaient les bois attenants au hameau de Houtsiplout. Je m'arrêtai à environ 800 mètres de Vaux Chavanne. A cet endroit, la droite du chemin était bordée d'un grand bois ; quant au coté gauche, il était jusque là bordé de prairies puis ensuite également d'un grand bois. Ces prairies me séparaient de 400 mètres environ de la route conduisant de Vaux Chavanne à Bra. Je pouvais donc voir cette route de l'endroit où je me trouvais. Au même endroit encore se trouvaient des tas de rondins de sapin coupés à longueur de 0.80 cm.

M'étant rendu compte qu'il était difficile d'atteindre les fils en grim pant sur un poteau, je tentais, après m'être assuré qu'il n'y avait personne dans les environs, de briser les fils en lançant des rondins sur ceux-ci. Mais au contact des rondins les fils faisait ressort faisant simplement rebondir les rondins. Cette solution s'avéra mauvaise après plusieurs essais.

Aussi j'opérais d'une autre façon, Je repérais le sapin se trouvant être le plus rapproché des lignes, celles-ci étaient au nombre de douze. Parmi elles, il fallait supprimer les lignes n°1 et 2. Quelles étaient ces lignes ? Toutes ensemble, deux groupes de six. Sans hésiter, après un dernier coup d'œil à la ronde, j'escaladais le sapin. Celui-ci, de sa cime, dépassait d'environ 2 mètres le niveau des fils et il s'en trouvait éloigné d'environ 1m50. Comment faire pour atteindre ces fils ? Toutes mes acrobaties m'en tenaient éloigné d'environ 0.50m. C'est alors que me vint l'idée de faire balancer le sapin.

Chaque mouvement me rapprochait davantage et finalement, je pus saisir dans le bras gauche un groupe de six fils que je ramena is à moi. Les couper et descendre du sapin me prit à peine une minute. Je sautais alors vivement sur mon vélo, en prenant la direction de Manhay.

Il était alors exactement 10h50 comme j'allais arriver à Manhay. Alors que je me trouvais encore éloigné environ 400 mètres de son carrefour, j'aperçus au centre du carrefour un groupe de Feldgendarmes et de soldats de la Wehrmacht. Je me fis la réflexion que le moment était mal choisi pour moi de passer auprès d'eux. Aussi je me décidais d'emprunter un chemin de traverse se trouvant sur ma gauche.

Ce chemin rejoignait la grand route de Manhay - Baraque Fraiture et devait me faire déboucher à. 400 mètres environ du carrefour , comme le bureau de poste lui-même en était éloigné de 200 mètres, je ne pouvais faire mieux que d'agir de cette façon. De plus je me disais que si les boches m'arrêtaient, je pourrais toujours justifier ma présence dans ces parages en leur laissant voir un chèque que je m'étais proposé de toucher à la poste de Manhay. Mais tout alla bien car en débouchant sur la grand route, je vis que les boches qui étaient très nombreux, se trouvaient

toujours au carrefour.

J'arrivais donc sans encombre au bureau de poste. Ce fut le percepteur lui-même qui me reçut au guichet. Je lui présentais mon chèque et en même temps à voix basse, s'il n'avait rien constaté au sujet des lignes téléphoniques. Si, me dit-il, la ligne N° 1 est coupée mais la ligne n°2 continue à fonctionner et il faudrait que celle-ci disparaisse le plus rapidement possible.

C'est entendu dis-je, je vais la supprimer en retournant à ERRIA. Je quittais donc Manhay en empruntant le même itinéraire. Je passais bientôt le village de Vaux Chavanne et je m'engageais résolument dans le chemin en direction de l'endroit où j'avais coupé les six premiers fils. A 500 mètres de ce point, je mis pied à terre et je poussais mon vélo à la main dans le but de pouvoir mieux observer les alentours. Tout à coup, j'aperçut des hommes à pied venant vers moi. Je me fis la réflexion qu'ils devaient être des résistants, Tout me permettait à le supposer, leur tenue, leur allure, etc. .

J'étais alors arrivé une cinquantaine de mètres d'eux. Nous nous dévisagions mutuellement. L'un d'eux de sa main ne cessait de remuer le contenu de sa poche de pantalon, me laissant supposer qu'il était tout simplement occupé à préparer son pistolet. Des yeux, je suivais le manège, et lorsque nous n'étions plus qu'à une vingtaine de mètres, comme je voyais qu'il venait de perdre sa pipe, je lui criais : laisse un peu tes objets tranquilles dans ta poche, tu viens de perdre ta pipe.

Il n'en fallut pas plus pour que je leur inspire un peu confiance. Nous nous trouvâmes finalement en présence l'un de l'autre, je leur posais là question :

- vous êtes des blancs ?
- Oui fut leur réponse.
- De Vaux Chavanne ? dis je encore.
- Oui fut leur réponse.
- Comme vous venez dans cette direction, dis-je en leur indiquant l'endroit des mes premiers exploits sur les fils, n'avez vous rien remarqué sur votre passage ?
- Si, dirent-ils, nous avons vu des fils téléphoniques coupés traînant au travers du chemin.
- C'est bien cela dis-je, j'ai besoin de votre aide.
- Voulez-vous m'aider, dis-je une fois de plus ?
- Volontiers dirent-ils.

Et bien voilà, les fils ont été coupés par moi, et il en reste six à couper, c'est ce que je vais faire. Votre rôle consistera à vous poster à une centaines de mètre de chaque coté de l'endroit où je couperai, et de surveiller convenablement les environs.

Je convenais d'un signal à faire entre nous lorsque je serai prêt à grimper sur le sapin. Comme fut dit fut fait et quelques instants plus tard, les alentours étant calmes, je passais rapidement à l'exécution. Grimper au sapin, me faire balancer dangereusement avec lui, attraper les six fils restants et les couper ne me demanda pas plus de 2 ou 3 minutes. L'acte accompli, je me laissai vivement dégringolé au pied du sapin.

Je restais tapi dans la lisière du bois un bon moment jusqu'à écoulement et disparition complète d'une colonne d'autos et de camions boches qui précisément venait de déboucher de Vaux Chavanne et se dirigeait vers Bra

Quand tout danger fut écarté, je me mis à vue sur le chemin, fis un geste d'appel vers mes deux aides à qui je dis lorsqu'ils furent près de moi : que tout ceci reste entre nous camarades.

C'est ni vu ni connu, merci de votre aide. A présent je file car je suis pressé. Si vous allez à Bra me dirent-ils, faites attention de ne pas crever avec votre vélo car nous avons piqué des clous à 3 pointes sur la route. La dessus, je les quittais en leur serrant la main.

Quelques instant plus tard, je poussais aussi rapidement que je pouvais en direction de Bra. Comble de malheur, à peine m'étais-je éloigné d'un Km du lieu de mes exploits que je me vis affecté d'une crevaison à l'arrière de mon vélo. Je venais d'être victime des clous piqués au sol. Cependant, je n'hésitai pas un seul instant et je continuais à rouler avec ma roue à plat, tenant absolument à mettre le plus de distance possible entre moi et mon sabotage de fils.

J'arrivais finalement à Bra tout étonné de ne pas avoir rencontré ou plutôt dépassé des véhicules boches atteints de crevaison. Ma foi, je n'en fus pas fâché et je préférais que cela soit plutôt ainsi qu'autrement, ne tenant nullement à être arrêté en cours de route. Je me souviens qu'il était exactement 11h50 lorsque j'avais coupé les fils pour la seconde fois, soit une heure d'intervalle entre les deux séances.

A Bra, je me dirigeais aussitôt au café Gilson et là, je demandais à pouvoir téléphoner, ce qui me fut accordé immédiatement. J'étais connu des Gilson, ayant déjà téléphoné de chez eux auparavant. Il était alors 12h30.

Comme on le sait à l'époque le téléphone était fermé entre 12h et 14h mais comme j'avais prévenu Manhay que je téléphonerais, je pouvais y aller. J'appelais donc le poste de Manhay à plusieurs reprises.

Mes premiers appels restant sans réponse. Je me mis à parler devant le microphone téléphonique comme si l'on pouvait m'entendre à l'autre bout du fil et je disais : Allo Marie, quelle nouvelle donc, on n'en veut plus à Manhay. Aussitôt, la communication s'établit et Marie, qui était le centraliste de service ce jour là : Ah c'est vous, un instant, j'appelle le perceuteur. Quelques secondes plus tard, j'étais en communication avec lui, je lui posais la question. Y a-t-il du nouveau ? Oui, me répondit-il, c'est parfait cette fois. Tant mieux, dis-je et je raccrochais.

De chez Gilson, je m'en allais chez l'épicier Martin exploitant un magasin à Bra. Il m'avait été signalé que chez lui je trouverais l'employé de bureau de ravitaillement chargé de distribuer les timbres. Cet employé venait en aide très fréquemment aux résistants, se faisant ainsi résistant lui-même. Comme j'arrivais devant la porte de l'épicier, je vis un homme planté sur le seuil du magasin.

Lui demandant si j'étais bien chez Martin, il me répondit oui et il commença aussitôt à me questionner me demandant qui j'étais.. etc.. Je lui répondis: si on vous demande qui je suis, vous répondrez que vous n'en savez rien.

Je suis venu ici parce ce que l'on m'a signalé que j'y trouverais l'employé chargé de distribuer les timbres de ravitaillement dont j'ai besoin. Pour ce qui est de l'employé dont vous me parlez, me dit Martin vous ne le trouverez pas. Il a du fiche le camp depuis deux jours, il est recherché par les boches.

Mais rentrer: me dit Martin, peut-être pourrais je vous aider. Je pénétrais avec lui à l'intérieur du magasin. J'en vins finalement à lui dire que je devais recevoir mes timbres de Bra, que je ne pouvais plus les obtenir à Spa. J'avais à peine fini de lui parler, que Martin me dit : Tiens vous êtes de Spa. Vous allez voir comme vous avez tort de vous méfier de moi nous allons rentrer dans la cuisine, vous verrez quelqu'un de Spa qui est réfugié chez moi depuis plus de trois semaines. Nous pénétrâmes dans la cuisine et en effet j'y trouvais le commandant de gendarmerie de Spa habillé en civil. Il avait dû, me raconta-t-il, s'éloigner de Spa, lui et plusieurs de ses hommes à cause des arrestations en masse opérées par les boches. Alors, me voyant en présence de bon patriotes je leur narrais mes derniers exploits sur les lignes téléphoniques et leur laissais voir la pince de cordonnier dont je m'étais servi pour accomplir mon acte.

Mon entretien avec eux dura environ une heure. Il fut arrosé de deux bouteilles de bon vieux vin dont j'avais perdu le goût et qui eut pour effet de me mettre en gaieté toute l'après-midi de ce jour là. Bref, de chez Martin, je repris la route d'Erria.

Le même jour, je voyais Mr Massange à qui Je racontais mon sabotage des lignes téléphoniques. Mr Massange me réprimanda sévèrement en me disant que je n'avais pas à faire ces choses là, que j'étais déjà suffisamment exposé au danger avec mes appareils sans aller m'exposer plus qu'il ne fallait. Je me disculpais comme je pus en lui racontant que j'avais voulu faire intervenir Tarzan, que ce dernier n'avait pas voulu à cause du refus du Commandant Bill et qu'ensuite je n'avais pu résister aux insistances du percepteur de la poste de Manhay.

Je comprends, me dit Mr Massange mais à l'avenir abstenez-vous d'accomplir des choses semblables et ne perdez pas de vue que vous êtes exclusivement à mon service. Je fis la promesse de ne pas oublier pour l'avenir.

Alors Mr Massange me dit qu'il devait se rendre chez le Comdt de la zone V le lendemain au cours de la matinée, qu'il avait certaines choses à régler là-bas. Et il me quitta en me donnant ses dernières instructions pour le lendemain et le jour suivant.

Mon travail à cette époque était toujours le même seul mon indicatif d'appel avait changé, et au lieu de tenir contact avec les postes radio de la zone V, je le tenais avec Mr Théo Nyssen installé à Noirfontaine.

De plus depuis tout un temps, je m'abstenais de me présenter au contrôle du vendredi à la Feldgendarmerie de Spa. Nous étions alors arrivés aux premiers jours de Septembre 44.

Le lendemain, Mr Massange prit la route de Erezée à moto. Il devait, m'avait-il dit, me revoir vers midi. En ce temps là, tous les esprits étaient fiévreux. Les alliés approchaient de Namur.

Chaque jour, le secteur voyait des mouvements de troupes allemandes se mouvoir dans les deux sens. Tarzan harcelait les colonnes ennemies en leur servant des rafales d'armes automatiques, creusant chaque fois des vides. Avec

ses hommes, il détruisit tous les poteaux indicateurs de la région. Les paysans déclaraient : Vous verrez cette fois ça y est, les boches capitulent. Certains même allaient jusqu'à déclarer que radio Bruxelles libéré avait annoncé la capitulation de l'Allemagne.

## **Massacre à Grand Menil.**

Alors, l'heure de midi s'écoula, Mr Massange ne revenait pas. Je commençais à m'inquiéter à son sujet sachant combien il devenait pénible de se déplacer sans danger. Mes craintes ne firent qu'augmenter lorsque du perchoir où je me trouvais à Erria j'aperçus dans le lointain le village de Grand Menil qui flambait.

Grand Menil était une petite localité composé de 23 ou 24 maisons pour la plupart des fermes . Cette localité était traversée par la route de Manhay à Erezée que devait suivre Mr Massange. Aussi, j'en vins à penser que Mr Massange se trouvait en danger. Je fis part de mes craintes à ma femme et n'y tenant plus, j'enfourchais mon vélo en filant à la recherche de Mr Massange.

Je franchis le pont de Villette, escaladant la côte de Bra, j'en vins à passer une colonne allemande qui se trouvait stationnée au centre de Bra. Tous les boches que je passais ne cessaient de me dévisager des pieds à la tête.

Sans doute qu'ils devaient se demander ce que je pouvais bien fabriquer en circulant dans des moments pareils.

Etant arrivé au centre de Bra, je vis un de mes amis, Henri Lagasse de Manhay se trouvant sur la porte de la maison de son frère établi fermier à Bra. M'apercevant, Henri me demanda où je m'en allais ainsi.

Rentre, me dit-il, j'ai à te parler. Alors il me signala de ne pas pousser vers Manhay, qu'il avait dû se sauver précipitamment de là-bas avec toute sa famille, que des combats avaient éclaté entre une colonne blindées de SS et des groupes de résistants, qu'en ce moment Grand Menil était la proie des flammes, qu'on massacrait les habitants.

Je lui fit part de mes appréhensions au sujet de Mr Massange, que je me doutais qu'il se trouvait en danger et que je voulais lui porter secours. N'y va pas, me dit-il encore, car si tu y vas, tu risques beaucoup de ne plus revenir. Les boches là-bas sont comme des sauvages.

Je suivis le conseil de Legasse et je le quittais en lui disant que je m'en retournais à Erria, que peut-être je m'alarmais à tort au sujet de Mr Massange.

Je longeais une fois de plus la colonne. Je vis des boches sur des caissons occupés à amorcer des grenades. J'arrivais finalement en queue de colonne. Les deux derniers véhicules étaient des espèces d'énormes dépanneuses dotées d'un formidable armement. Les véhicules s'échelonnaient à une centaine de mètres les uns des autres sur la route.

En arrivant au dernier véhicule, je m'arrêtais et me mis à parler avec deux des boches de ce véhicule. Comme entrée en matière je leur dit ; la guerre est finie, vous

allez rentrer chez vous, on a annoncé cela à la radio de Bruxelles à midi, ne le savez vous pas, dis-je, on ne parle plus que de cela partout. Radio Bruxelles a annoncé que l'Allemagne avait capitulé. Mes deux boches me regardèrent avec surprise.

L'un d'eux était polonais, il parlait correctement le français. Il traduisit à son compagnon ce que je venais de déclarer. Ce dernier m'avait d'ailleurs compris. Alors le polonais me dit : Eh bien il n'y aurait pas de mal que cette guerre finisse car depuis cinq ans je n'ai plus vu les miens. Aussi je me demande ce qu'ils sont devenus. Je commence à me fatiguer de cette guerre, me dit-il encore. Et bien cette fois ça y est, dis-je elle est finie et là dessus, je les quittais et continuais ma route vers Erria.

En arrivant, je ne pus avoir que la certitude que Mr Massange n'avait pas encore donné signe de vie. Je m'informais chez lui à Noirfontaine auprès de Mme et Mr Nyssen, mais là aussi on l'attendait. Ce ne fut que le lendemain que je pus laisser tomber mes craintes. Mr Massange était parvenu à rejoindre Noirfontaine après beaucoup d'émotions. Il avait de justesse échappé à la mort.

Je laisse ici la parole à M Massange : Je revenais de Erezée, je pénètre dans Grand Menil, il y avait combat, nos résistants en étaient venu aux prises avec une colonne blindée de SS. Ces derniers, de véritables fanatiques aux faces grimaçantes, arrosaient tout le secteur de rafales de mitrailleuses et de projectiles incendiaires. J'eus juste le temps d'échapper aux balles et de m'engouffrer dans un fenil rempli de foin. Tout à coup, j'entendis une détonation suivie d'un ronflement. Les boches avaient envoyé dans le foin du fenil où je me trouvais un de leurs projectiles incendiaires. Le feu éclata aussitôt, une épaisse fumée se dégagait. Ma position devint impossible ; ma vie était voué à la mort si je ne parvenais pas à me dégager du fenil. Aussi à travers l'épais nuage de fumée, je parvins à gagner la porte donnant sur l'arrière du bâtiment et à m'enfuir, masqué par la fumée.

Les balles continuaient de toute part à siffler, mais la chance fut avec moi et je parvins à m'éloigner après bien des risques de ce lieu devenu infernal. En me narrant ces faits, M Massange était toujours sous le coup de l'émotion, enfin le principal était là : il avait pu en échapper.

Continuons mon récit et voyons que les jours qui suivirent ne furent pas moins empreints d'émotions.

Le jour suivant, Le 34 me Cie de FI avec leur chef Tarzan en tête attaque une colonne passant le pont de Villette. Cette colonne se dirigeait vers Bra. Ce fut la queue de la colonne qui s'était plus ou moins laissée distancée qui fut prise à partie.

Les boches ripostèrent mais s'apercevant que la force restait à nos résistants, ils battirent en retraite vers Bra. Toutefois certains d'entre eux furent fait prisonniers, et du matériel fut capturé.

Mais tout n'était pas dit.

Les boches qui avaient pu s'échapper avaient relaté les faits à leur commandant. Ce dernier ordonna à un détachement de se rendre à Pont de Villette et de passer aux représailles.

Voyons à présent ce que comporte le Pont de Villette en habitants et habitations. Au pont même, un café tenu par un veuf d'environ 60 ans du nom de Joseph Fléron, brave homme connu à plusieurs lieues à la ronde, toujours gai, humoriste à 100%. Fléron n'avait que des amis, aussi son café était toujours des plus achalandés. Les touristes aimaient s'y arrêter. Il est vrai de dire que cet endroit du pont de Villette est un des plus pittoresques et que tout est fait pour inciter le touriste à s'y arrêter. En ce moment de mon histoire, Fléron hébergeait un vieux ménage d'Angleur près de Liège, Mr et Mme Saive Jean. Au moment du retour des boches, Mme Saive se trouvait à Villette.

A l'autre coté du pont sur la même rive et à 50 mètres environs se trouvait la maison du cantonnier, vieil homme de 65 ans environ, vivant avec sa famille : sa fille, les deux enfants de celle-ci, plus une femme plus âgée qui devait également être de la famille. Tous se trouvaient au logis,

Franchissons maintenant le pont de Villette sur l'autre rive et à 100 mètres du pont, se trouvent les maisons avec qui les deux premières sont les dernières de l'endroit, soit au total quatre maisons.

Une de ces maisons est bien connue sous le nom de moulin Meyer. C'est en effet un moulin et une petite ferme en même temps. Toute la famille est absente ; ils sont allés aux prés traire les vaches. La maison voisine est celle occupé par la famille Chamberlin, jeune ménage de trois personnes parmi lesquels un jeune bébé. La mère et le bébé se trouvaient à Villette. Quant au père, chef de famille, il avait été arrêté trois semaines auparavant par la Feldgendarmarie et incarcéré. Il était soupçonné et accusé de s'occuper de radio.

Une quinzaine de jours avant ces faits que je vous narre, j'avais été chez lui faire l'acquisition d'un transformateur d'alimentation pour ma station. J'avais été servi par Mme Chamberlin qui m'avait conté l'arrestation de son mari, suite à une dénonciation. Voici donc passé en revue tout le secteur de Pont Villette.

Revenons-en au détachement de boches arrivant sur les lieux pour les recherches et les représailles. En les apercevant, Fléron tenta de fuir vers Bra dans le couvert du bois ; Il fut aperçu et dut s'arrêter aux sommations qui lui étaient faites. Après un interrogatoire rapide sur place il fut collé au mur de son café. Ensuite les boches le fusillèrent.

Saive fut tué à l'intérieur du café. Puis les boches incendièrent le café et soulevant le corps de Fléron, ils le lancèrent par la porte ouverte au milieu de la fournaise.

De là, les boches se dirigèrent chez le cantonnier et se firent ouvrir la porte. Ce fut la jeune femme qui se présenta. Ils lui demandèrent s'il y avait des hommes chez elle. Elle répondit : il n'y a que mon père. Sur quoi, les boches intimèrent l'ordre à tout ce qui était femme et enfants d'avoir à s'éloigner à l'exception de l'homme. L'ordre fut exécuté, séance tenante, les femmes et les enfants quittèrent les lieux. Quant au cantonnier, il fut abattu d'une balle explosive en pleine figure, lui emportant la moitié de celle ci. La maison fut détruite.

Ensuite la horde barbare traversa le pont pour continuer le carnage chez les

Chamberlin et au moulin Meyer ; Par bonheur, les gens étant absents purent échapper mais les deux maisons furent la proie des flammes. Il ne restait alors plus rien à détruire et les boches rejoignirent leur colonne.

## **Les escarmouches continuent.**

Le lendemain très tôt au matin, je me rendais à vélo sur les lieux. Je ne pus que constater le désastre. Les traces du combat de la veille restaient visibles: matériel allemand abandonné, caisses de munition remplies de cartouches, des grenades, pots fumigènes, boîtes filtrantes pour masque anti-gaz, etc... Les fils électriques téléphoniques jonchaient le sol partout. Je vis bientôt arriver Mme Saive qui, m'apercevant au centre du pont, accourut vers moi toute en pleurs en me criant : Mon dieu monsieur où est mon mari ? ..Ils me l'on tué. Je ne le reverrai plus.

Je tachais de mon mieux de consoler Mme Saive que je voyais devenir folle de douleur. Je lui disais de ne pas désespérer, qu'il n'était pas dit qu'elle ne reverrais plus son mari.

Cependant, je savais qu'elle ne le reverrais plus. C'était une tâche très ardue que de devoir cacher la vérité a cette pauvre femme, mais en agissant comme cela, j'étais convaincu de l'aider à subir le premier choc sans compromettre sa raison. Mme Saive continua à se lamenter en se dirigeant vers les décombres du café, elle ne cessait de répéter: ils me l'ont tué, je ne le reverrai plus. Mon dieu mon pauvre homme, rendez-moi mon pauvre homme.

Quelques instants tard, ce fut Mme Chamberlin qui fut devant moi. Elle portait son bébé sur les bras. Au premier coup de feu du combat de la veille, elle avait déserté les lieux à moitié vêtue jetant à la hâte un cache-poussière sur sa robe de nuit et en se chaussant de savates. C'est dans cette tenue qu'elle m'apparut toute en pleurs également, me disant quelle n'avait plus rien, que les boches avaient tout détruit. Je la consolais de mon mieux.

Par la suite, elle fut aidée par des habitants de Villette. Finalement, je quittais ces lieux d'horreurs et je regagnais Erria. Je narraï les faits à mes amis et à Mr Massange.

Mais la série n'était pas terminée, au fur et à mesure que les alliés progressaient, les détachements allemands de passage se repliaient, se multipliaient, entraînant des combats entre nos résistants et les boches.

Un jour ou deux après le drame de Pont de Villette, un autre combat violent se déclencha sur la route passant à un grand maximum de 75 mètres de chez moi. Une colonne venant de Bra avait été signalée. La 34ème Cie de FI s'était déployée a gauche de ma maison et les amis de Roger à la droite. Une équipe s'était perchée au sommet d'une meule de foin se trouvant à une dizaine de mètres de chez moi. Cette équipe était pourvue d'armes automatiques.

Tout ce déploiement de forces de nos résistants s'était effectuée alors que Mr Massange et Nyssen se trouvaient auprès de moi aux appareils d'émission. Pour

Mr Massange, la route de Bruxelles lui était coupée par l'avance des troupes alliées qui combattaient à présent entre nous et Bruxelles .

Le poste émetteur du GQG de l'AS commençait à émettre et prenait le contact avec les postes du groupement de l'Arc en Ciel. Déjà, l'écoute nous permit d'entendre s'établir la liaison entre le poste émetteur de la zone V et celui du GQG.

Coûte que coûte, dit Mr Massange, nous devons absolument prendre le contact nous aussi . Veux-tu de la fenêtre surveiller les alentours, me dit Mr Massange, pendant que Mr Nyssen appellera Bruxelles. Allez y, dis-je, je surveille.

Notre appel se fit sous l'indicatif EXE. Nous fûmes entendus presque aussitôt mais à peine avions-nous commencé à correspondre avec le GQG que le feu éclatait de toutes parts sur la colonne d'artilleurs allemande faisant son apparition dans le champ de tir de nos résistants. Ma femme et ma fille se trouvaient au rez-de-chaussée. Quant à mon fils âgé de 12 ans, il s'était posté en sentinelle à l'extérieur de la maison derrière un vieux hangar voisinant la meule de paille où s'était installée l'équipe. Bientôt le tir fit rage.

Les balles sifflaient de toutes parts. La colonne s'était arrêtée et les boches ripostèrent par un tir nourri. Le renseignement que nous envoyâmes à ce moment au GQG fut qu'un combat violent se déroulait, que nous nous trouvions en plein combat.

## **Le front se rapproche.**

Le GQG capta très bien notre message mais nous ne pûmes continuer la transmission. En effet, le feu cessa tout à coup. Il était alors 14h10. Mon gamin, en triple vitesse, vint nous alerter en criant : Vite papa, » les boches fouillent les maisons » Aussitôt Mr Massange et Mr Nyssen vidèrent les lieux, se repliant rapidement vers le bois. La lisière se trouvait éloignée d'environ 250 mètres de la route. Pour arriver à ce bois, le terrain descendait en forte pente, permettant ainsi d'échapper à la vue des boches se trouvant sur la route occupés à fouiller les premières maisons.

Quand à moi, le plus rapidement que je pus, je fis disparaître mes appareils d'émission en les dissimulant comme je le faisais chaque fois après le travail entre le plancher et le plafond de ma chambre à coucher d'où j'opérais.

J'avais effectivement, en cherchant au début que j'étais là, découvert que deux bouts de planchettes faisant partie du plancher pouvaient s'enlever. Cette ouverture du plancher avait été pratiquée par les électriciens ayant procédé à l'installation électrique du bâtiment. Dans ce trou, me servant de cachette, on y voyait fixé au mur une boîte de dérivation de canalisation électriques.

Dissimuler mes appareils dans cette cachette et brancher un poste à galène au bout du fil de mon antenne ne me prit pas une minute. Je plaçais une manne de linge sale sur la cachette et je m'esquivais à mon tour en disant à ma femme au moment du départ : Je file, il n'y a plus de danger en haut.

Comme je franchissais la porte je pus voir les boches pénétrant dans une maison située à une trentaine de mètres de la mienne. Je pris le départ prudemment, profitant du moindre petit couvert, en direction du bois. Ayant atteint celui-ci, je m'enfonçais dans la lisière en m'éloignant de Erria

Lorsque la distance fut suffisamment grande pour me permettre de me juger en sécurité, je restais en station à l'abri des vues en observant en direction d'Erria. Je n'avais qu'une crainte : voir se dérouler un scénario comme ceux de Grand Menil et du Pont de Vilette.

J'en venais à regretter de ne pas m'être fait accompagner des miens. Après un très long moment de stationnement, j'entendis enfin le bruit du charroi des boches se remettant en mouvement sur la route. Aucune fumée ne s'élevait vers le ciel, j'en concluais que les boches n'avaient rien incendié.

Alors je fis route vers Noirfontaine pour rassurer Mr Massange sur la clôture des événements. En cours de route, j'en vins à constater qu'on entendait dans le lointain le roulement du canon, ce qui me laissa supposer que les alliés se rapprochaient rapidement.

J'arrivais finalement à 150 mètres du château ferme de Noirfontaine. Il était environ 16 heures quand tout à coup m'apparut un peloton de 35 ou 40 hommes. Je me trouvais bientôt en présence du peloton. Ils faisaient partie du groupe des amis de Roger. Ils marchaient en bon ordre sur deux files à droite et à gauche du chemin, l'arme à la bretelle, fusil mitrailleur, mitraillette, Sten, carabine.

En arrivant à ma hauteur, je les arrêtais pour leur demander où ils allaient. Nous allons à Erria, me dit le chef, pour nous poster. Pour l'amour de dieu, dis-je, n'y allez pas, vous allez attirer le massacre sur la population. Celle-ci vient de justesse d'échapper au massacre. Mais cette chance ne se reproduira pas une seconde fois. Allez plutôt, dis-je, vous poster auprès des étangs Humblet se trouvant à deux kilomètres de Erria. Le terrain est boisé et très couvert à cet endroit, très propice pour l'embuscade. C'est la seule façon d'épargner la population de Erria.

J'allais certes obtenir gain de cause quand je vis Mr Massange déboucher du château ferme. Attendez un instant dis-je au chef, voici Mr Massange qui sera certainement du même avis que moi. Lorsque Mr Massange fut près de nous, il demanda que ce passe-t-il ? J'en informais Mr Massange qui aussitôt, se rallia à mon avis, et tout comme moi, il conseilla au chef d'attendre les boches aux étangs Humblet et non à Erria.

La dessus, le peloton reprit sa marche en suivant notre conseil. Me retrouvant seul avec Mr Massange, je lui narrais quels avaient été les faits après son départ de Erria. La situation devient de plus en plus tendue, me dit-il, aussi, si vous aviez des craintes pour les vôtres, vous pouvez toujours les amener chez moi. Ici, ils seront plus en sécurité.

Ce soir là, il ne fut plus question d'émettre à nouveau. Je remerciais Mr Massange de l'abri qu'il mettait à la disposition de ma famille et je le quittais vivement pour aller retrouver les miens à Erria.

En arrivant, j'appris que trois maisons seulement avaient échappées aux perquisitions des boches, ma maison était parmi ces trois là.

J'ai toujours supposé que les boches s'en étaient abstenus uniquement par crainte d'essuyer de nouveaux coups de feu. Ma maison et les deux suivantes qui se trouvaient à une distance de 75 à 125 mètres de la route disparaissaient presque complètement de la vue des boches stationnant sur la route et cela à cause du terrain qui s'en allait en pente descendante de la route au bois. J'appris de plus que tout en perquisitionnant, les boches avaient fait main basse sur toutes les vivres qu'ils avaient découvertes.

Lorsque ma femme m'eut appris tout cela, je lui fit part du prochain combat qui n'allait sans doute pas manquer de se dérouler aux étangs Humblet. Aussi, dis-je, ayant appris qu'une autre colonne allemande se trouvait à Bra faisant route vers nous, je crois qu'il est prudent de nous tenir prêt à aller nous réfugier à Noirfontaine. Mr Massange nous offre l'abri. Bon nous verrons si cela est bien nécessaire, me dit ma femme, en attendant, aussi longtemps qu'il n'y a pas de danger restons ici. Parfait lui dis-je, attendons, on verra par la suite ce qu'il y a lieu de faire.

L'après-midi s'écoula de la sorte mais il n'était pas dit que la journée se terminerait sans nouvelles émotions. En effet, vers 19 h le tir de l'artillerie se déclencha plus violemment. De vagues renseignements me parvenaient. Les Américains se trouvaient à Werbomont, localité qui comme on se le rappelle, se trouve sur la route de Manhay à Aywaille à 7 km de Manhay.

## **Ramper sous la mitraille**

Je fus amené à n'en pas douter car, l'endroit où se trouvait mon emplacement ERRIA, j'aperçus tout à coup que Floré et ses alentours recevaient une pluie d'obus. Sans aucun doute, l'artillerie visait à atteindre les colonnes allemandes traversant le village de Bra et se dirigeant vers ERRIA, BASSE BODEUX, TROIS-PONT.

J'observais le tir des obus éclatant sur Floré à 5 Km de mon emplacement. Ensuite, je constatais le raccourcissement du tir et ce furent le Pont de Villette et la route de Bra qui encaissèrent les coups.

J'appris alors que les boches étaient occupés à miner le Pont de Villette, qu'ils installaient des pièces d'artillerie sur les hauteurs de Villette braquant le tir de celles-ci vers le pont; que l'effectif des boches opérant de la sorte s'élevait à une cinquantaine d'hommes.

Cette fois, la situation devenait tragique. Je prévoyais de la casse pour dans les prochaines heures. J'alertais mes amis qu'on pouvait se préparer à se réfugier dans le bois la nuit prochaine.

Quelques instants plus tard, l'arrivée d'une colonne se dirigeant vers les étangs Humblet me décida de vider les lieux avec les miens et de me diriger vers Noirfontaine. Arrivé sous bois à mi-chemin de Noirfontaine, je vis que les habitants de ERRIA s'étaient déjà installés pour passer la nuit. Ils avaient emporté avec eux des bottes de foin, des couvertures et des vivres. Quelques instants plus tard,

j'entendis le tir d'armes automatiques. Les amis de Roger postés à l'étang Humblet venaient d'ouvrir le feu sur la colonne arrivant dans leur champ de tir.

Bientôt, le tir devint des plus nourris. J'entendis aboyer les armes des boches répondant au tir des nôtres. J'accélérais mon allure en direction de Noirfontaine. Bientôt, je n'en fus plus séparé que de 250 -300 mètres quand, tout à coup, les balles se mirent à siffler à mes oreilles mettant ma vie et celle des miens en danger. Couchez-vous, me mis-je à crier, rampez derrière les sapins.

Les boches faisaient usage de mitrailleuses antiaériennes. Il tiraient à balles traçantes. Des balles s'écrasaient sur les troncs des sapins et les murs du château ferme de Noirfontaine.

Nous n'irons pas à Noirfontaine, dis-je aux miens, une seule balle traçante comme celle que nous voyons tombant dans les fenils ne manquerait pas de mettre le feu. Faisons marche arrière sur nos genoux et sur nos mains pour sortir de la zone de tir.

Quelques minutes plus tard, nous étions hors de danger. Pour bien se rendre compte de la façon dont les balles pouvaient venir s'écraser sur les murs de Noirfontaine, sachez que la route longeant les étangs Humblet n'était séparée du château ferme que par des prairies et que la distance n'en était que d'un kilomètre environ.

Etant hors de danger, je continuais à m'enfoncer sous bois en évitant de me rapprocher trop de ERRIA. La nuit tombait, bientôt, il fit noir. Je décidais de m'arrêter et j'invitais les miens à s'asseoir sur le sol en faisant la même chose.

A peine étions nous installés que nous entendîmes des pas venant vers nous. Ce sont les amis de Roger qui se replient, dis-je aux miens. C'étaient, en effet, quelques uns d'entre eux se suivant à grande distance. J'interpellais le premier que je vis passer devant moi à une vingtaine de mètres. Il continua sa marche dans le noir sans s'arrêter et sans me répondre. Un moment après, surgit un second. Il se repliait en courant. J'interpellais à nouveau celui-ci en lui demandant ce qui se passait. Sans s'arrêter de courir, il me répondit: "on se replie, nous avons des blessés".

J'en vis passer d'autres encore et, pour finir, le calme se fit plus profond autour de nous. Il était alors 22 h 30. N'entendant plus rien, je décidais de rejoindre ERRIA. En cours de route, je vis que certains habitants d'ERRIA m'avaient déjà devancé et que d'autres se préparaient à le faire.

J'arrivais à mon tour à ERRIA et j'eus la satisfaction de constater que rien d'anormal ne s'était produit durant mon absence. Aussi, nous nous risquâmes à nous mettre au lit et nous pûmes passer une bonne nuit; si ma mémoire est fidèle.

Le jour qui suivit était le 9 septembre 1944. Au cours de la matinée, d'accord avec monsieur Joseph BASTIN, nous décidâmes de nous rendre au étangs Humblet. Nous savions qu'il y avait des vides parmi les amis de Roger et je voulais absolument faire des recherches pour retrouver les disparus qui, peut-être, pouvaient n'être que blessés, râlant dans un coin ou encore tués.

On se mit en route à couvert dans le bois et, une demi heure plus tard, avec d'innombrables précautions, nous nous rapprochions des lieux où, la veille, s'était déroulé le combat. Deux cent mètres encore nous séparaient de la route et un des étangs

nous séparait de celle-ci, Nous nous étions arrêtés à l'abri des vues parmi les futaies et les bruyères couvrant le sol a cet endroit.

Nous fîmes de la reptation pour atteindre un petit tertre d'ou nous pourrions, par la vue, explorer tous les environs jusqu'à la route. Nous allions atteindre cette crête quand, tout à coup, nous entendîmes un martèlement de tôle, nous plaçant ainsi dans l'évidence que les lieux n'étaient pas déserts comme nous l'avions d'abord cru.

Nous continuâmes notre mouvement de reptation vers l'avant et aperçûmes alors un officier boche se trouvant le long de la route en bordure de l'étang. Il faisait face vers nous. Il était occupé a examiner un objet qu'il tenait en main. A son coté se trouvait un soldat boche et, à proximité immédiate, mais, sans pouvoir voir quoi que ce soit, se trouvaient ceux qui martelaient la tôle.

Sans aucun doute, ils étaient occupés a réparer un de leurs camions qui avait versé dans le fossé pendant le combat.

Comme le danger nous menaçait à ce moment, nous battîmes en retraite prudemment sans avoir découvert les traces de ceux que nous cherchions.

Nous rejoignîmes ERRIA, bredouilles comme au départ. C'est partie remise, dis-je a monsieur Bassin en le quittant devant sa demeure.

Le jour même encore, vers midi, le pont de Villette sauta. L'équipe de boches qui en avait fait la destruction, pour la plupart des jeunes de 20 a 25 ans, se replia vers ERRIA, Basse Bodeux, etc...

Seule l'arrière garde avec ses pièces d'artillerie resta en place a Villette.

## Réquisition d'un vélo.

Moi-même, à la suite de midi j'arrimais une batterie sur le porte-bagages de mon vélo pour aller chez monsieur Massange. Ayant pris le départ, comme j'arrivais sur la route à 75 mètres de chez moi, je tombais face à face avec deux jeunes boches.

Ils étaient à vélo et l'un d'eux avait une crevaison à la roue arrière.

M'apercevant avec un vélo, ils voulurent me le prendre. Je protestais, déclarant que moi-même l'en avais besoin pour me rendre au travail. Le boche se fâcha en disant que je devais lui donner mon vélo. Voyant que ça allait tourner mal pour moi, je m'inclinai mais je dis au boche :tu vas l'avoir mon vélo, mais tu n'auras pas mon phare et ma dynamo". En disant ces mots, j'indiquais les objets d'un air fâché. Le boche me comprit et me laissa faire. Quelques minutes me suffirent pour récupérer mon installation électrique, ma batterie, ma pompe et ma sacoche à outillage ainsi que ma batterie bien entendu.

Alors, les boches me quittèrent sans plus de cérémonie, me laissant avec leur vélo crevé, J'en trouvais même un second que d'autres avaient du laisser pour avaries. Je regagnais ma maison où je procédais immédiatement à la remise en état du vélo.

Cela fait, je fis le transport de la batterie chez monsieur Massange à qui je racontais les derniers événements y compris celui du vélo. Je quittais alors monsieur Massange en emportant une batterie épuisée et je rentrai chez moi.

La journée touchait à sa fin. Le pont de Villette étant détruit, plus aucune troupe ne

devait passer à part le peloton de soutien resté en arrière à Villette. L'artillerie battait son plein, elle était toute proche. Les américains étaient signalés aux environs immédiats de Bra et progressaient vers cette localité.

Le soir venu, l'aviation de bombardement se mit de la partie. Elle arrosait les colonnes allemandes en fuite se trouvant dans le secteur.

Le danger se faisant de plus en plus sentir, je décidais d'aller passer la nuit avec les miens chez Mr Massange à Noirfontaine. Dans la journée, j'avais préparé dans le grenier une hampe de 4 mètres prête à recevoir mon drapeau. J'en possédais un magnifique de grande dimension.

Avant de quitter ERRIA, je le pliais soigneusement et le mis dans la poche de mon manteau, Je tenais absolument à être l'un des premiers à ERRIA à le faire flotter.

Je gagnais alors Noirfontaine avec les miens ou nous fûmes très bien reçus et très bien logés. Malheureusement, j'eus difficile à m'endormir et restais éveillé une grande partie de la nuit, Le bombardement était suffisant pour me tenir éveillé, Je n'étais d'ailleurs pas le seul, j'en suis sûr.

De la fenêtre de la chambre qui avait été mise à ma disposition pour moi et les miens, je pus pendant presque toute la durée de la nuit observer les illuminations provoquées par l'éclatement des différents projectiles dont nos alliés aspergeaient les troupes allemandes en fuite.

Vers 6 heures du matin, je laissais les miens à Noirfontaine je me mis en route pour ERRIA. Je pris contact avec Mr Joseph BASTIN et, à nous deux, toujours avec mon drapeau en poche nous fîmes une reconnaissance à Villette. Arrivés là, nous constatâmes que le peloton d'arrière garde allemand et les pièces d'artillerie avaient quitté les lieux.

"Cette fois, dis-je à monsieur Bastin, ça y est, les boches sont tous partis. A présent, nous allons voir arriver les américains".

Il était alors 6 heures, nous étions le 10 septembre. Un coup d'œil en direction du pont de Villette que nous pouvions apercevoir au fond de la vallée, à deux kilomètres environ de nous, ne nous permit pas de découvrir le moindre mouvement humain. Seul, le calme semblait régner en maître dans cette région.

Nous allons retourner à ERRIA et déjeuner, dis-je à M. Bastin. Ensuite, nous partirons en reconnaissance aux étangs Humblet pour tenter d'obtenir des renseignements au sujet des disparus dont on est toujours sans nouvelles.

Et c'est ainsi qu'après avoir déjeuné en compagnie de M. Bastin et d'un jeune homme de 25 ans environ, futur gendre de M. Albert Deblie dont je vous ai déjà parlé dans les pages précédentes que nous nous mîmes en route, Mais, cette fois, en coupant au court au travers des prés, franchissant successivement toutes les clôtures, Il pouvait être 10 heures environ.

Comme nous approchions des étangs, j'accélérais mon allure, prenant une vingtaine de mètres d'avance sur mes deux compagnons. Encore 200 mètres à parcourir pour arriver à la route bordant l'étang. Je garde mon avance que j'arrive même à augmenter. Le terrain se fait de plus en plus couvert par des taillis et des plantes sauvages de toutes espèces. Je franchis une butte allongée de deux mètres de haut. Me voilà au delà de la butte quand, tout à coup, j'entendis une arrivée massive de

véhicules a chenilles venant de Villette.

Mes compagnons se trouvaient déjà de l'autre côté de la butte qu'ils ne franchirent pas. Je criais "dis, Joseph, je crois que voilà les américains qui arrivent". En criant celà, je voulus regrimper la butte afin de pouvoir découvrir la route que je ne pouvais apercevoir de l'endroit où je me trouvais. Monsieur Bassin, ayant perçu ma manœuvre, me cria . »Camille, cache-toi, ce sont des boches, cache-toi". Je m'aplatissais aussitôt au sol, me camouflant dans les hautes herbes,

La colonne arriva à notre hauteur. Des avions firent leur apparition. La colonne s'arrêta. Ca y est, me dis-je en moi-même, la colonne s'arrête pour les avions. Les boches vont sûrement quitter les véhicules et se tapir dans les couverts bordant la route. Pourvu qu'ils ne viennent pas vers moi et me voir, me dis-je encore, Cette idée me poussa a rejoindre mes deux compagnons à l'autre côté de la butte. Je me mis a ramper, commençant ma manœuvre, Monsieur BASTIN dût s'en apercevoir car il me souffla "Camille, ne bouge pas, on va te voir et nous allons nous faire piger, « restes où tu es ». Je restais donc collé au sol, dissimulé par les hautes herbes et les ronces.

Alors, j'entendis des murmures de voix venant de la colonne arrêtée. Quelques instants après, ce furent des pas se rapprochant vers moi. J'entendis le bois mort se brisant sous les pieds. Plus d'un quart d'heure venait de s'écouler. J'avais les nerfs tendus. Du regard, j'explorais le terrain environnant. Vers ma gauche, rien à faire. Vers la droite, sol marécageux parsemé de ronces. A 10 mètres de moi, je voyais un fossé étroit et profond dans lequel j'entendais couler de l'eau. Ces eaux allaient se jeter dans l'étang. Je pris aussitôt la décision de ramper jusqu'à ce fossé que je voyais, longeant la butte sur une certaine distance, pour finir par la contourner.

Avec d'infinies précautions, je rampais à travers les ronces et la boue. J'atteignis bientôt le fossé dans lequel je me laissais glisser. L'eau était glacée, sa hauteur était d'une dizaine de centimètres. Sans perdre de temps, sur les genoux et sur les mains, je me mis à progresser, m'éloignant ainsi de la colonne. Le fossé contournait la butte. Lorsque j'eus progressé d'une trentaine de mètres, j'aperçus mes deux compagnons à qui je lançais un: Pssst !". Ils m'entendirent et se replièrent vers moi. Alors, nous fîmes un cent mètres a travers des couverts, nous mettant presque à bout de souffle.

Encore une fois, dis-je, êtes vous certains que ce sont des boches ? Oui me dit monsieur BASTIN, je les ai bien vu c'en est. Eh bien, nous l'avons échappé belle, ajoutais je, car si nous avions été découverts cachés comme nous l'étions, notre compte aurait été bon.

Par la suite, sans demander notre reste, nous refîmes, au travers des bois, le parcours pour rentrer à ERRIA. Nous marchions en colonne par un, longeant plus ou moins la lisière du bois. Déjà, nous apercevions les premières maisons.

J'étais le premier de la file. Tout à coup, j'aperçus un immense drapeau belge flottant au bout d'un mât qu'on avait planté sur la route à proximité de chez moi, Je n'en pouvais croire mes yeux. Revenu aussitôt de ma surprise, je me retournais vers mes deux compagnons qui n'avaient encore rien remarqué et je leur criais "vous voyez

que ce n'étaient pas des boches, c'étaient les américains, Regardez là bas le drapeau belge qui flotte".

Je n'attendais pas la réponse de mes deux compagnons. Je me ramassais et filais à toute allure vers la route. Celle-ci, à part quelques habitants de l'endroit, était déserte. J'appris qu'une colonne blindée américaine était passée, venant du pont de Villette et se dirigeant vers Basse Bodeux, Trois Pont.

En vitesse, je regagnais ma maison et je hissais mon drapeau que je transportais avec moi depuis la veille. J'eus encore la satisfaction d'être le tout premier des habitants de ERRIA à hisser mon drapeau car celui qui flottait au bout d'un mât sur la route avait été hissé par la 34ème Cie de F.I.

J'avais à peine fini avec mon drapeau que monsieur BASTIN m'appela du rez-de--chaussée. Entrez, criais-je, montez les escaliers, venez par ici. Et je pénétrais avec lui dans la chambre où se trouvait ma station. Bien souvent, dis-je, vous avez voulu voir ce que je faisais. Chaque fois, je vous ai répondu: vous saurez ça plus tard, A présent, je considère que le moment est venu pour moi de vous le dire.

Voici, dis je, ce que je faisais, et je lui laissais voir ma station d'émission, qu'est-ce que cela, me demanda-t-il ? C'est un poste émetteur radio télégraphique. A ce moment encore, une voix m'appelle au rez-de-chaussée, C'était celle de monsieur Ernest HALCONRUY, le propriétaire. Venez ici, Ernest, criais-je encore. Devant mes quelques explications! les deux hommes restaient figés d'étonnement.

"Savez-vous, monsieur Camille, que c'était bien dangereux ce que vous faisiez là? Si les boches vous avaient découvert nous aurions tous été massacrés à ERRIA.

"Certainement, dis-je, et du village, il n'y aurait plus que des ruines". "Je m'étais toujours douté, me dit encore monsieur HALCONRUY, que vous faisiez quelque chose de dangereux.

Vous pouvez dire que vous avez eu de la chance, monsieur Camille ». "Oui, répondis-je, j'ai toujours eu beaucoup de chance, mais a présent, c'est fini, nos libérateurs sont arrivés, le danger est mort".

Croyez-vous que les boches ne reviendront plus, continua-t-il à me demander. "Non, dis-je, c'est bien fini, les boches ne reviendront plus, ils sont foutus", A ce moment, j'étais bien loin de supposer qu'une seconde offensive devait avoir lieu trois mois plus tard et que Noirfontaine ainsi que plusieurs maisons d'Erria allaient être la proie des flammes.

"Bref, dis-je à mes compagnons, ne croyez-vous pas qu'à l'heure actuelle, les Américains sont à Trois-Pont ". "Il y a beaucoup de chance que oui, me dirent-ils, car avec la colonne qui est passée tantôt, celle-ci doit certainement se trouver à Trois-Pont depuis longtemps". "C'est aussi mon avis, dis-je, eh bien, pour une fois, je vais vous montrer comment fonctionne un poste émetteur".

A ce moment, nous entendîmes dans le lointain, l'arrivée d'autre colonnes américaines allant vers ERRIA . Je passais rapidement à l'émission avec nervosité

car je voulais voir passer les Américains moi aussi.

En langage clair, j'émis, après avoir appelé UXU de EXE pendant un certain temps, le message suivant : « les américains sont à Trois Pont » je répétais plusieurs fois cette phrase.

Sur ma fréquence d'écoute, je captais: "--tué - secteur--". Cette phrase s'adressait-elle à moi suite au message que j'avais lancé ? Cela voulait certainement dire : secteur situé. J'allais reprendre le contact, mais, à ce moment, je ne pus résister à l'envie de plaquer là les appareils pour, en compagnie de mes deux compagnons, courir voir et acclamer les Américains passant sur la route. Inutile de vous décrire notre joie. Vous avez tous connu celle-ci.

Lorsque la colonne fût passée, je dis à monsieur Joseph BASTIN "cette fois, nous allons vite nous rendre à vélo aux étangs Humblet Voir si nous ne découvrirons pas trace des disparus du groupe des amis de Roger". "C'est parfait, me dit monsieur Bastin, filons".

Dix minutes plus tard, nous arrivions sur place. Un détachement d'une trentaine d'hommes de la 34ème Cie de F.I. avec leur commandant Tarzan en tête se trouvaient sur les lieux. Les hommes, placés en colonne par deux, recevaient des ordres de Tarzan.

"Préparez-vous pour le tir - canon en l'air - feu ", commanda Tarzan. Une salve d'honneur venait d'être tirée pour les sept victimes du groupe des amis de Roger.

Les corps, affreusement mutilés, se trouvaient alignés près de l'étang en bordure de la route. Presque tous avaient la cervelle hors du crâne. Elles gisaient à des distances variant de 2 à 3 mètres des corps. Les jambes et les bras avaient été brisés, Chaque corps était percé d'un minimum de 75 balles.

Les boches, après leur massacre, avaient fabriqué un grand panneau rectangulaire de bois triplex sur lequel en grandes lettres imprimées de teinte noire, ils avaient écrit: "pour venger notre Commandant tué par les terroristes le 8 septembre 1944".

Quant à TARZAN, entre les lignes écrites par les boches, il avait également écrit : « Nous les vengerons. » Signé : Tarzan Commandant de la 34ème Cie F.I.

Après la salve d'honneur, nous relevâmes l'identité des sept victimes. Une étiquette portant leur nom fut épinglée à leur vêtement. Le bourgmestre de la commune de Basse Bodeux fut prévenu.

Lorsque tout cela fut fait, je m'empressais de me rendre à Noirfontaine pour faire mon rapport à monsieur MASSANGE et dire aux miens de regagner ERRIA. Je ne soufflais mot au sujet de la transmission en clair que j'avais faite.

Monsieur Massange avec sa famille et moi avec la mienne, nous nous rendîmes à l'étang Humblet. Vous devez deviner quelle fût leur horreur en se trouvant devant les corps massacrés. Monsieur Massange ayant avec lui un appareil photographique filma les corps tels qu'ils avaient été laissés par les boches.

Après ce triste pèlerinage, je quittais monsieur MASSANGE et les siens pour regagner ERRIA. En me quittant, il me dit: "Vous pouvez cesser la transmission et rassembler vos appareils, rapporter chez moi les objets m'appartenant: batterie, chargeur, convertisseur, quartz".

"C'est bien, dis-je, je vais faire cela de suite". Et, effectivement, je rapportais le lendemain dans la matinée tout ce qui appartenait à monsieur MASSANGE. Il était absent, il était parti pour Bruxelles pour quelques jours. Pendant son absence, j'emballais tout mon propre matériel que je transportais chez moi à Spa.

A Spa, chez moi, tout était intact.

Nous étions le 15 septembre et tout mon matériel se trouvait à Spa. Dejà, j'envisageais de rejoindre Spa avec les miens, mais, nous allons le voir, cela ne me fût pas permis.

En effet, le 16 septembre 1944, à 6H30 on frappa à ma porte. C'était monsieur Emile SERVAIS, le fermier du château ferme de Noirfontaine. Il venait, envoyé par monsieur MASSANGE, et me communiqua que monsieur MASSANGE désirait me voir le plus rapidement possible. "C'est bien, dis-je à monsieur SERVAIS, le temps de casser une croûte et je filerai à Noirfontaine", Là-dessus, monsieur SERVAIS s'en alla.

Resté seul avec ma femme, je lui dit « Cette fois, ça y est, je vais ramasser un savon maison; je mets ma mains au feu que monsieur MASSAGE a appris à Bruxelles que j'ai transmis un message en clair. Aie, je peux bien me tenir »

Et, ma foi, le n'étais pas des plus rassurés. Aussitôt mon déjeuner terminé, je filais à vélo à Noirfontaine.

Arrivé là, j'aperçus dans la cour du château ferme une grosse auto, conduite intérieure escortée de deux motocyclistes revêtus de la salopette jaunâtre de nos résistants et dont une des manches était ornée du brassard de l'AS . <tête de lion tricolore>.

Monsieur Massange était sur le seuil de la maison. A mon arrivée, m'approchant de lui je lui dis "il y a quelque chose qui ne va pas à mon sujet, n'est-ce pas ?". Il me regarda avec étonnement, me demandant ce qu'il pouvait bien y avoir. Voyant qu'il ne faisait pas allusion à mon message en clair, je respirais et lui répondit "oh, il n'y a rien, je croyais tout simplement que vous alliez m'annoncer une mauvaise nouvelle, mais je vois que je me suis trompé, tant mieux".

Alors monsieur MASSANGE me dit "Vous allez vite rechercher vos appareils avec lesquels vous allez embarquer dans l'auto que vous voyez "Impossible, répondis-je, vous m'avez laissé entendre que mes appareils n'étaient plus nécessaires, aussi, je les ai reportés à Spa.

"Sapristi, c'est ennuyeux, me dit monsieur Massange, enfin, cela n'est rien, on fera sans ceux-là et nous utiliserons les appareils d'émission et de réception qui se trouvent dans la voiture, Allez déposer votre vélo dans le hangar, ensuite, embarquez dans la voiture nous allons partir.

- "C'est bien, dis-je, mais n'y aurait-il pas possibilité de faire prévenir ma femme; elle attend mon retour et pourrait s'inquiéter de mon absence ."Soyez sans crainte, me dit monsieur MASSANGE, votre femme sera prévenue. A présent, partons"

Et notre voiture démarra, suivie des deux motocyclistes. Tout en roulant, j'appris que nous filions sur RENCHEUX près de Vielsalm. Nous traversâmes le château d'Arbrefontaine et, quelques instants plus tard, notre groupe franchissait la grille de la caserne des gardes-frontières de RENCHEUX.

Nous étions arrivés. Aussitôt, monsieur MASSANGE donna ses ordres, La station d'émission devait être à même d'envoyer le premier message à midi, à destination de U.X.U, opérateur du GQG. de l'A.S Cette fois, je n'étais plus seul pour opérer. Il m'avait été adjoint un compagnon chargé de diriger les opérations des premiers jours. C'était ON4PV, autrement dit monsieur DE DECKER d'Anvers que je connaissais depuis plusieurs années. Ce dernier était, et est encore, un opérateur de toute grande valeur.

Nous nous mîmes à la besogne pour installer le poste et, à midi précise, de notre antenne partait le premier message de reprise de travail en zone libérée. Les messages émis et reçus se succédèrent les uns après les autres. Notre séjour à la caserne de RENCHEUX dura du 17 au 27 septembre 1944. De RENCHEUX, vingt-deux messages furent émis au G.Q.G0. de l'A.S. et nous en reçûmes six.

Le 27 septembre 1944, l'ordre arriva de se poster à la sortie de Saint-Vith avec les appareils. Le jour même, de SAINT VITH, la station fonctionna. Le lendemain, mon compagnon me quitta pour rejoindre ANVERS. Nous avons passé dix jours ensemble, Je regrettais son départ quand j'appris qu'il était définitif. Je restais seul, une fois de plus, pour desservir la station et c'est ainsi que sous l'indicatif B.X.B., je continuais à tenir le contact à toute heure avec le GQG. de l'A.S.

## **MESSAGE TYPE EMIS.**

Revenons à présent un peu en arrière lors de l'arrivée à ST VITH. Tout d'abord, j'avais été adjoint à la colonne mobile de l'AS. commandée par le colonel Plisnier. Par la suite, cette colonne fut commandée par le major Van Malcote de Kessel.

J'installais ma station dans une maison qui avait été abandonnée par son propriétaire. Ce dernier admirateur du grand Reich, avait mis les voiles en se repliant avec les troupes Allemandes en fuite.

Les premières choses que j'aperçus en entrant dans la pièce destinée à placer ma station furent les portraits de Hitler, Goering et Goebels qui pendaient au mur. Notre premier travail PW et moi, fut de nous débarrasser de ces portraits en les brisant sur le coin de la table. Par la suite, l'antenne fut installée et le contact établi.

Pour qui connaît St Vith, la maison d'où j'opérais se trouvait située à une trentaine de mètres de la gendarmerie nationale et vis-à-vis de celle-ci.

Dès le 28 septembre, comme je l'ai dit précédemment, j'opérais seul avec la station. Mon activité se poursuivit jusqu'au 28 octobre 1944. De St VITH, je reçus 67 messages du GQG, et j'en émis 90 dans leur direction. En tout, entre le 17 septembre 44 et le 28 octobre 44, j'émettais 112 messages et en recevais 73 soit un total de 185 messages.

Tout ce travail fut effectué avec des appareils parachutés. Je travaillais d'abord avec ce qu'on appelait "la grande valise". Par la suite, tout mon trafic s'effectua à l'aide de la "petite valise" renfermant les appareils d'émission et de réception A.M.K. II 2606. Je fus, avec la

Station G.Q.G de l'AS, le dernier à opérer.

En effet, toutes les autres stations du groupement de l'ARC en Ciel, au nombre de six et qui étaient : O.X.O, A.X.A, T.X.T, E.X.E, Z.X.Z et Y.X.Y (je ne crois pas faire d'erreur), reçurent l'ordre de cesser toute émission dès le 14 octobre 1944.

Voici, en résumé, comment le 14 octobre 1944, ces stations furent avisées de cesser toute radio transmission :

MSG-NR 211-14-10-44-prière opérateur radio, envoyer au chef de réseau ARC, rapport détaillé sur activité station, suite démobilisation reçu ordre autorité anglaise, cesser toute radio transmission, prière de QRT à partir du 15-10-44. Remercie tout opérateur pour excellent travail, dévouement, magnifique collaboration. Tout matériel, sauf celui Réseau Belge, doit être acheminé immédiatement au GQG de l'AS, conformément à la circulaire du Lieutenant Général commandant l'AS.

Octobre

Signé : chef du réseau ARC

Ps : cet ordre fut transmis le 14 octobre 1944 de 18h30 à 19h45. Ce message fut transmis individuellement à chacune des stations. J'en fus alarmé en le captant car mon rêve était de continuer à servir de la sorte jusqu'à la victoire totale sur les boches. Ce soir du 14 octobre, j'hésitais à rappeler comme convenu, mon correspondant au GQG. Je craignais de recevoir la même communication. Cependant, je dus finalement prendre contact et je fus aussitôt rassuré en entendant le GQG me transmettre QRU- je n'ai rien pour vous- QRX- demain 7 heures.

B.X.B restait donc sur l'air continuant à fonctionner seul, j'en pouvais un véritable soupir de soulagement et de joie. Malheureusement, par suite de la démobilisation de l'AS, je dus moi-même cesser toute radio transmission dès le 28 octobre 1944 à 10 heures. Avec fierté, je puis dire que la dernière note télégraphique du groupement de l'Arc en Ciel expira sous mes doigts et il paraîtrait que je fus l'un de ceux du groupement qui envoya le plus long message. Celui-ci fut émis le 22 octobre 1944 à 21 heures et se composait de 184 groupe de cinq lettres.

En voici la copie d'après l'original, ayant conservé tous mes messages émis et reçus :

Emis à U.X.U.

Msg N.R 89 GR 184 le 22/10/44 à 21 heures

X.J.X.L.D.- A.C.P.K.E.- E.R.Q.M.G.-Z.X.J.B.I.- B.S.L.Y.F..  
U..L.X.XX.L. -I.Y.I.L.J.- K.L.Q.P.Z.-J.F.K.X.F.-L.O.J.C.L.  
I.L.Q.B.Z.- R.T.O.K.J.- D.H.R.K.X.- H.K.E.E.J.- F.G.G.Z.S.  
Y.L.I.Z.L.- I.Q.Z.D.B. -F.X.F.R.Z.-K.H.K.I.X.-K.Y.G.P.L.

N.X.I.L.M.-F.I.O.L.R.- E.K.Y.P.C.- P.L.K.P.E.- P.L.F.H.K  
E.L.S.O.I. – K.E.B.C.Y.- M.G.S.S.G.- P.J.Q.B.J. – L.S.Y.L.I –  
Z.L.I.Q.Y. – J.T.B.P.J.- I.L.E.G.I. – L/K.E.X.J. – X.E.Z.P.L  
J.R.J.E.O. – F.Y.G.Y.X. –S.I.X.S.I. – E.B.Z.Z.R. – K.J.Y.I.Y.  
S.J.M.F.H.- L.X.F.O.C.

.....etc..... ;etc

Voici la traduction du message :

De l'EM zone six au QQG de l'AS à Bruxelles, arrêté 22 octobre à 21 heures- stop-  
QG Américain communique que par ordre du général Eisenhower , troupes belges  
combattant avec les Américains sont retirées de ligne et renvoyées lieu de  
recrutement – stop- Armée Américaine transportera le 23 courant à St Hubert et  
Bastogne la compagnie Goffart, force de 110 hommes et à Huy, 40 hommes du  
peloton Petrizo de la compagnie de Huy – stop – le restant de celle ci sera  
transportée à Huy dès la relève des gardes probablement mardi – stop- prévenir  
zone 5- stop- ai du m'incliner devant mesures imposées –stop- pas de nouvelles du  
détachement d'Eupen – m'y rendrai demain matin si pas démobilisé – établirai PC  
zone 6 à Eupen –stop – attend votre accord – stop- matériel une camionnette—deux  
voitures en panne à St VITH - compte les faire remorquer à Vielsam où possibilité  
réparation par garage civil –stop –demande d'urgence camion trois tonnes pour  
transport matériel à Eupen ou Bruxelles stop- prière avertir 340440 ne rentrerai pas  
à Bruxelles avant mercredi ou jeudi - stop –

Major Van Malcotte de Kessel.

## Fin du Combat.

Voyons à présent comment étaient disposées les stations du groupement Arc en  
Ciel :

U.X.U.=G.Q.G. de l'AS à Bruxelles.  
B.X.B.= Ledent, opérateur à St Vith  
O.X.O.= Cox, opérateur à Liège Z.5  
S.X.S.= pas fonctionné à Eindhoven-Hollande.  
Z.X.Z.= ? ,opérateur au SE de Oevel.  
E.X.E.= ? , opérateur à Thierzel Z.2  
T.X.T.= ? , opérateur à Anvers  
S.N.A.= pas fonctionné au nord de Lokeren.  
Y.X.Y.= ? opérateur à GandZ3  
A.X.A = ? opérateur à Morlanwez Z1  
R.H.I.= pas fonctionné à Avelange Fontenoy.

Au total 11 stations dont 3 ne furent pas desservies faute d'opérateur, parai-il.  
Revenons à présent à la suite de mon récit. Le 28 octobre 1944 dans la matinée, je

fus à regret, obligé de transmettre au G.Q.G. de l'AS le message suivant : Par suite de la démobilisation de l'AS, la station B.X.B. cesse de fonctionner à partir de ce jour - rejoindrai Bruxelles aujourd'hui même.

Signé : Van Malcotte de Kessel.

Après ce dernier message, je repliais tout mon matériel et une Jeep conduite par un officier de la R.A.F. me ramena chez moi à Spa via Stavelot où j'allais déposer chez Mr de Massange le matériel d'émission et de réception parachuté qui m'avait été confié. J'arrivai à Spa en début d'après-midi à la grande satisfaction des miens qui ne m'avaient plus revu depuis le 16 septembre 1944.

Le lendemain, 29 octobre, en faisant de l'auto stop, je gagnais Bruxelles pour aller faire mon rapport au G.Q.G. de l'AS. qui était installé au 45 de l'avenue des Arts. J'y arrivais en fin d'après-midi et je pus remettre mon rapport d'activité de ma station ( rapport écrit) au chef du groupement de l'Arc en Ciel, ON4UF, monsieur L. Richard domicilié, actuellement encore au 32 rue Capitaine Crespel à Bruxelles.

Je passais la nuit du 29 au 30 à Bruxelles. Je dormis dans une mansarde du 45 av des Arts d'où avait opéré U.X.U et où se trouvait encore la plupart des appareils radio.

Le 30 au matin, je quittai Bruxelles à destination de Spa. En arrivant chez moi, ma femme me communiqua que le commandant de la place de Spa qui était le capitaine Van Hove du 1<sup>er</sup> régiment des Lanciers désirait me voir au bureau de la place.

Je m'y rendis aussitôt et fut reçu par le capitaine qui, ayant appris quelle avait été mon activité durant l'occupation, tenait à me féliciter du beau travail accompli. Le capitaine ajouta : je ne veux pas que ce que vous avez fait passe inaperçu et j'en aviserai le général qui se trouve installé dans les bâtiments du "Civil Affair", avenue Reine Astrid. Attendez-vous à être convoqué très prochainement.

Sur cela, je quittai le bureau de la place pour regagner mon logis.

Le jour même, la femme du 1<sup>er</sup> MDL. Chef de gendarmerie de Spa, dont je ne me rappelle plus la nom en ce moment, vint chez moi vers 20 heures m'annoncer que je devais me présenter le lendemain matin à 9 heures au C.I.C. américain installé à l'hôtel du Cardinal place Royale à Spa. Je demandais à cette femme pour quel motif. Elle me répondit qu'elle n'en savait rien, qu'elle avait été chargée par son mari de venir me prévenir,

Le lendemain, à l'heure indiquée, je me présentais donc au C.I.C. Je fus reçu par un grand et mince capitaine de l'armée américaine, Celui-ci, à qui je me présentais, me fis asseoir à son bureau et commença à me questionner et à me féliciter sur mon travail dans la Résistance sous l'occupation.

Il voulut alors savoir certains renseignements sur le groupement auquel j'avais appartenu. Sur ce sujet, je refusais de répondre à ses questions lui disant qu'il ne m'appartenait pas de dévoiler moi-même ces choses.

Il me demanda ensuite ce que j'avais fait de mes appareils personnels d'émission, Je lui répondis qu'ils étaient chez moi. Quelle ne fut pas ma surprise de m'entendre notifier que je devais les rentrer à la gendarmerie de Spa et en exiger un reçu.

Manifestant un étonnement mêlé d'indignation l'officier américain s'excusa disant qu'il était obligé d'agir de la sorte, que les règlements lui prescrivait.

Il me conduisit en Jeep jusqu'à la maison afin de pouvoir voir mes appareils. Je cédaï à sa demande en lui laissant voir les deux postes émetteurs télégraphiques de ma construction. Et après qu'il eut reçu satisfaction, il me notifia, une fois de plus, d'avoir à remettre mes appareils dans les mains de la gendarmerie de Spa.

C'est bon, dis-je très vexé, cela sera fait, et l'officier américain me quitta. Le jour même, obéissant à l'ordre reçu, j'allais remettre à l'adjudant de la Gendarmerie mes deux postes émetteurs télégraphique en échange desquels j'obtins un reçu que je possède toujours à ce jour.

Ces appareils qui avaient été fabriqué à l'aide de mon argent ne m'ont jamais été restitués et je n'ai jamais touché un centime, Et Dieu sait combien coûteux étaient ces appareils durant l'occupation <une lampe, à elle seule coûtait 600 francs).

Une quinzaine de jours plus tard, je vis passer devant ma maison l'Adjudant de Gendarmerie transportant au C.I.C. mes appareils d'émission dont je n'ai jamais plus entendu parler.

Vraiment cet incident n'a pas été pour me charmer, il y a de quoi, je pense. Et pour en venir à la clôture de mon histoire, j'ajouterai qu'au mois de novembre 1944, je me présentais devant un bureau de recrutement installé à Hodimont-Vervier afin de reprendre le service dans les forces armées pour continuer la lutte contre les boches que je fus, suite à cela, convoqué pour me trouver le 15 décembre 1944 à la caserne Dupont à Anvers, que je m'y suis présenté le 14 décembre 44 et que le 15 décembre, transporté par camion, j'étais dirigé sur Ostende pour être embarqué à destination de l'Angleterre, que le 17 décembre, je, débarquais à Folkestone et de là, je fus dirigé sur Bradford, Yorkshire, où, avec la 1012 C.O.Y.G.T.Au, je séjournais jusqu'au 21 mars 1945, que, sous les ordres du major BASTIN (ex-commandant de la zone 5 à Erezée sous l'occupation), je dirigeais et donnais l'instruction motocycliste de toute la Cie.

Le 25 mars 1945, je débarquais à Boulogne avec ma compagnie, que je fis les cantonnements de WINGENE, AMOUGIES, LEUZE, ATH jusqu'au 21 juin 1945, HELMOND en Hollande jusqu'en décembre 1945, par la suite, Bruxelles, puis Lier jusqu'au 9 mars 1947, date à laquelle la 1012 C.O.Y.G.T. Au, qui était entre-temps devenue la 31ème Cie TRP R.A.S.C. vint s'établir dans les anciens garages de la 1ère Cie C.T. établis au 35 de l'avenue de la Cavalerie à Etterbeek où j'exerce à ce jour les fonctions de sous-officier de transport de l'unité.

Ainsi s'achève mon histoire,

Bruxelles, le 25 mai 1948  
Le 1er M.D.L. Chef Ledent.